

L'HOMME DE DEMAIN

J U L E S R O C H A T

L'HOMME

DE

DEMAIN

LA BACONNIÈRE

© ÉDITIONS DE LA BACONNIÈRE 1958
NEUCHÂTEL (SUISSE)

A FRANK BUCHMAN

qui a cru
sans défaillance
au plan efficace de Dieu
pour le monde actuel
par des hommes
comme vous et moi

PRÉFACE

Ce livre n'a pas été fabriqué, mais il a poussé comme une plante. Il s'est constitué peu à peu au cours des ans, tirant sa substance de conversations, de lectures et surtout de méditations matinales.

Je dois énormément aux penseurs de l'Orient, ayant passé sept ans en Inde, dont l'atmosphère m'a imprégné. J'ai aussi une immense dette de reconnaissance envers certains Occidentaux, en particulier à Maître Eckhart, ce génial précurseur de notre âge de synthèse.

Ces grands esprits ont éveillé en moi un sens plus profond, paisible et universel des saintes Ecritures, dont j'ai reçu et accepté le message dès mon enfance, et de l'écoute de Dieu dans le silence, apprise beaucoup plus tard.

Cette écoute est la seule source de connaissance proprement spirituelle. A strictement parler, nul ne peut enseigner « Dieu » à son prochain. Tout ce qu'un homme peut faire, c'est de dire dans quelles circonstances ou dans quel contexte d'idées il a senti en lui le souffle divin, et d'espérer que cette expérience toute personnelle déclenchera chez un autre une expérience analogue, mais non identique.

Ce petit livre ne peut donc être qu'un réactif, apte à stimuler la méditation.

Il est chargé de citations. D'aucuns s'en étonneront. D'autres trouveront cela tout naturel. La vérité n'est-elle pas universelle et, comme le disait Théodore Flournoy dans sa conférence sur

«Le génie religieux» : «Est-il possible de beaucoup innover dans le domaine spirituel ? » Il est donc légitime et sage de s'appuyer sur les autres et d'essayer de refaire, chacun à sa façon, les expériences mêmes que tant d'hommes ont déjà faites au cours des siècles.

Il existe dans l'humanité une longue tradition spirituelle, essentiellement une. Tous les hommes de l'esprit se sont efforcés de décrire la même réalité ineffable. Ils ne diffèrent que par leurs concepts et leurs langages, venus de leurs milieux divers, de leurs peuples, de leurs races. Mais la réalité dont ils ont tous vécu est une.

Ce livre, je l'ai voulu ancré dans l'universel. Aucun de nous n'est seul. « La solitude n'est que l'incapacité où nous sommes d'apercevoir ceux qui nous tendent la main dans l'invisible. »¹ Nous ne sommes pas seuls. Ces citations, choisies dans diverses traditions religieuses et dans diverses époques, se complètent et se renforcent les unes les autres, proclamant toutes la gloire du même invisible, de Celui qui existe au-delà de toute connaissance et qu'« aucun homme n'est digne de nommer »².

Je veux avant tout être simple. Ce qui m'a aidé, guidé, stimulé et apaisé au cours de longues années, sans doute aidera d'autres hommes à trouver leur vérité. Nous ne sommes pas si différents. Comme me le disait un montagnard du Valais : « Nous sommes tous sous le même toit. »

J. R.

CHANGEMENT D'ÂGE

1

« La terre sera remplie de la connaissance de l'Éternel comme le fond de la mer par les eaux qui le couvrent. »
(Esaïe 11, 9.)

« Voici je vais créer de nouveaux cieux et une nouvelle terre. On ne se rappellera plus les choses passées, elle ne reviendront plus à l'esprit. »
(Esaïe 65, 17.)

« Que Ton règne vienne, que Ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel ! »
(Matthieu 6, 10.)

« La création attend avec un ardent désir la révélation des fils de Dieu... avec l'espérance qu'elle aussi sera affranchie de la servitude de la corruption, pour avoir part à la liberté de la gloire des enfants de Dieu. »
(Romains 8, 20-21.)

« Quoi que fasse le meilleur des hommes, les hommes d'un degré inférieur le mettent en pratique : le modèle qu'il crée, l'humanité le suit. »
(Bhagavad Gita.)³

« Tous les vivants se tiennent, et tous cèdent à la même formidable poussée. L'animal prend son point d'appui dans la plante, l'homme chevauche sur l'animalité, et l'humanité entière, dans l'espace et dans le temps, est une immense armée qui galope à côté de chacun de nous, dans une charge entraînant capable de culbuter toutes les résistances.. »
(Bergson.)⁴

« Il s'agit pour les grands mystiques de transformer radicalement l'humanité en commençant par donner l'exemple. »
(Bergson.)⁵

« Ou bien la nature est close à nos exigences d'avenir : et alors la pensée, fruit de millions d'années d'effort, étouffe mort-née, dans un univers absurde, avortant sur lui-même ; ou bien une ouverture existe — de la sur-âme au-dessus de nos âmes — mais alors cette issue, pour que nous consentions à nous y engager, doit s'ouvrir sans restrictions sur des espaces psychiques que rien ne limite, dans un univers auquel nous puissions éperdument nous fier. »
(Teilhard de Chardin.)⁶

« Des hommes nouveaux, des nations nouvelles, un monde nouveau. »
(Frank Buchman.)

Les premiers âges de la terre J'ai médité un tableau synoptique des âges de la terre⁷ et je l'ai interprété en comptant chaque siècle comme une minute :

A cette échelle, la terre existerait depuis 40 ans (2 milliards de nos années) ; il y aurait des vers et des crustacés depuis 15 ans ; des algues et des poissons depuis 8 ans ; des insectes et des reptiles depuis 6 ans.

Puis, pendant deux ans, ce fut une époque volcanique, brutale, où régnèrent les reptiles. Ce fut l'âge primaire.

Il y a quatre « ans » apparurent les premiers mammifères, des êtres tout petits, de vingt centimètres de long au maximum. Il

y a deux « ans » apparurent les premiers oiseaux. Le climat était alors polynésien sur toute la terre, sans saisons marquées, sauf aux pôles. Les insectes pullulaient et vivaient plusieurs années. Ce fut alors qu'ils acquirent leurs instincts prodigieux. Ce fut l'âge secondaire.

Il y a un « an » (50 millions de nos années), les mammifères se diversifièrent, se perfectionnèrent et commencèrent à s'imposer. Les grands reptiles, dinosaures et autres géants, disparurent. La terre vit naître nos arbres modernes et les premières fleurs. Ce fut l'âge tertiaire.

Les singes sont apparus il y a neuf « mois ». Les Alpes existent et les saisons alternent depuis six « mois ».

Et les hommes ? Eh bien ! les premiers hommes apparurent peut-être il y a quatre « jours ». Au British Museum, j'ai vu dix petites pierres. Elles ont une forme spéciale qui permet de supposer qu'elles ont peut-être été travaillées par des hommes... il y a 600.000 ans, avant les quatre périodes glaciaires, au commencement de l'âge quaternaire.

Ces hommes n'étaient d'ailleurs pas des hommes comme nous ; ils n'appartenaient pas à l'espèce *homo sapiens*, mais seulement au genre *homo*. Leur cerveau était beaucoup plus petit que le nôtre, leurs arcades sourcilières et leurs mâchoires beaucoup plus

fortes que les nôtres, le menton en revanche presque absent.

Puis vinrent quatre périodes glaciaires, dont certaines durèrent 100.000 ans, séparées par des périodes plus chaudes. Entre la troisième et la quatrième glaciation vécut « l'homme de Néanderthal », il y a vingt-quatre « heures » environ. Lui non plus n'était pas encore un *homo sapiens* ; cependant, il enterrait ses morts. Il disparut subitement.

Pendant la quatrième glaciation, qui connut des périodes moins froides, parut « l'homme de Cro-Magnon », le premier homme comme nous, le premier homme dont le squelette n'est absolument pas différent du nôtre, l'ancêtre de nos races actuelles, blanches, jaunes, brunes, noires, notre frère. Il y a seize « heures » (100.000 ans). C'est lui, et d'autres hommes comme lui, qui ont laissé sur les parois des grottes ces admirables fresques que nos spéléologues découvrent chaque jour plus nombreuses, scènes de chasse, danses et, qui sait ? célébrations de mystères.

Il y a peut-être trois « heures », les glaces se sont retirées de l'Europe centrale.

L'âge néolithique Il y a quelque dix ou vingt mille ans (deux ou trois « heures » du barème ci-dessus), l'humanité passe par une crise profonde,

due sans doute au changement de climat. En Europe, la température s'adoucit. Les glaces qui recouvraient notre continent se retirent et de grandes forêts les remplacent. Le Sahara, contrée verdoyante jusqu'alors, ainsi qu'en témoignent des centaines de fresques récemment découvertes, se dessécha, et les chasseurs, pêcheurs et bergers qui l'habitaient se trouvèrent devant cette alternative : changer ou périr.

Certaines tribus périrent ; d'autres changèrent en s'adaptant à la vie nomade du désert ; la plupart sans doute émigrèrent, les unes au Sud, en Afrique équatoriale, les autres à l'Est, sur les rives du Nil.

Ces dernières eurent un destin particulier : resserrées dans un territoire exigu et marécageux, elles durent, pour survivre, accepter une transformation totale : elles drainèrent ces marais, inventèrent l'agriculture, fondèrent des villages, puis des villes, bref, créèrent une des plus anciennes civilisations humaines.

Aiguillonné par la nécessité, l'homme semble avoir fait de même dans d'autres régions : embouchures d'autres grands fleuves : le Tigre et l'Euphrate, l'Indus et le Gange, le Fleuve Jaune, ou isthmes et archipels : Amérique centrale et Polynésie.

Ces premières civilisations présentent ces traits communs : agriculture, poterie, tissage. Comment sont-elles nées ? Mystère. « Ce qui est certain, c'est qu'après une la-

cune qui géologiquement ne compte pas, mais dans laquelle il faut tout de même placer le temps requis pour la sélection et la domestication de *tous* les animaux et plantes sur lesquels nous vivons encore aujourd'hui, en lieu et place des chasseurs de chevaux et de rennes, nous nous trouvons en face d'une humanité sédentaire et organisée. En une ou deux dizaines de millénaires, l'homme s'est partagé la terre et s'y est enraciné. »⁸

Mais imaginons-nous quelle transformation *intérieure* il fallut pour rendre possibles de si grands changements extérieurs ? Ces chasseurs, ces pêcheurs, ces bergers même durent accepter une transformation totale de leur existence ! Ces nomades durent accepter de se faire paysans, c'est-à-dire sédentaires, villageois, civilisés. Leur religion, en particulier, dut changer : les dieux anciens, qui présidaient à la chasse, à la pêche, aux migrations, durent mourir ; des divinités nouvelles apparurent, qui donnèrent un sens religieux aux pratiques agricoles.

Finie, la grande liberté de la jungle et de la savane ! Finies, les randonnées sans fin ! Ces hommes durent accepter désormais de passer toute leur vie serrés ensemble, dans le même village, dans de petites cabanes toutes semblables, cultivant des champs tout voisins, et cela sans trop se chicaner, et surtout sans se tuer ! Un réseau toujours plus

complexe de droits et de devoirs s'étendit sur les populations. Au changement d'âge correspondit un « changement d'âme ».⁹

**Le virage actuel
de l'évolution
humaine**

Eh bien ! aujourd'hui,
dix mille ou vingt
mille ans plus tard,
nous sommes de nou-

veau placés dans une situation analogue. Nous aussi, nous vivons aujourd'hui un changement d'âge, auquel doit correspondre un changement d'âme.

Cette civilisation « néolithique » des anciens Egyptiens, Babyloniens, Indiens, Chinois, Mayas, Polynésiens, s'est perpétuée presque jusqu'à nos jours sans changement essentiel. De très bonne heure, la métallurgie et l'écriture vinrent s'ajouter à l'agriculture, à la poterie et au tissage, mais ensuite plus aucune découverte essentielle jusqu'à ...il y a cinq cents ans ! On peut dire que, jusqu'au XV^e siècle, la civilisation néolithique n'a fait que se compliquer et se raffiner, sans changement essentiel.

Mais aujourd'hui, c'est une transformation totale non seulement des conditions matérielles de notre existence, mais aussi et surtout de notre pensée. Cette transformation de notre pensée a commencé en Oc-

cident, au XV^e siècle, mais elle s'opère aujourd'hui avec une vitesse constamment accélérée et sur toute la planète, plus vite en Asie qu'en Occident, et plus vite encore en Afrique, ce dernier continent n'ayant aucune culture traditionnelle capable de l'immuniser contre l'impact de la technique.¹⁰

Le plus étrange, c'est que cette ère de bouleversements a commencé en Europe par une phase d'exaltation mystique : il y a 700 ans, l'Europe construisait ses cathédrales et voyait fleurir ses grands ordres de moines mendiants... Aujourd'hui, le pendule de notre évolution en zigzags a pris sa course vers l'autre extrême : obéissant à notre obscur démon, nous avons, en cinq siècles, créé la pensée scientifique, qui exclut méthodiquement la transcendance et insiste impitoyablement sur le côté mesurable, donc matériel, des choses.

« Je laisse Dieu à la porte de mon laboratoire. » C'est un chrétien, Pasteur, qui a dit cela. Il ne faisait là que formuler le principe nécessaire à l'élaboration de la science : l'exclusion de la transcendance. Tant que l'homme, si religieux soit-il par ailleurs, se prosterne devant le mystère, il renonce par là même à organiser des expériences, à les contrôler et à les constituer en un corps de doctrine rationnel, c'est-à-dire vérifiable par n'importe quelle intelligence.

La maîtrise du monde matériel, conquise par la pensée occidentale, n'a été obtenue

qu'au prix de « l'aveuglement volontaire, poursuivi avec une héroïque persévérance, en face de tous les problèmes subtils et de toutes les exigences de l'âme... Seul un refus général, inconscient et radical, de toutes les objections de l'âme, pouvait conduire une humanité encore infantine par ailleurs, à se libérer de l'ensorcellement et des empêchements intérieurs ».¹¹

Mais maintenant une angoisse grandissante nous saisit, nous autres modernes. Notre royauté sur le monde se paie cher : maîtres de forces matérielles presque infinies, nous sommes nous-mêmes maîtrisés par des forces psychiques, des « facteurs »¹² comme nous disons, dont nous n'avons ni la connaissance, ni le contrôle. Névroses et psychoses, divorces et suicides se multiplient. Et partout le danger croissant d'un anéantissement général par les bombes thermo-nucléaires.

Car « nous avons appris le secret de diviser l'atome, mais non celui d'unifier la personne humaine et d'unir l'humanité ».¹³

Notre expérience est celle de l'apprenti sorcier de Gœthe : le balai déclenché par notre magie verse seau d'eau sur seau d'eau, mais refuse de s'arrêter, car le maître-mot nous manque. Nous avons déclenché des forces matérielles presque infinies, mais il nous manque le secret nécessaire pour diriger et unir ceux qui les dirigent, c'est-à-dire nous-mêmes.

La plus grande bataille de l'histoire Repensons à nos ancêtres qui créèrent la civilisation

néolithique, à ces premiers sédentaires qui, vivant dans un âge nouveau, se firent une âme nouvelle.

Nous aussi, c'est par un changement d'âme, c'est-à-dire par une prise de conscience toute nouvelle de notre existence que nous trouverons la réponse que nous attendons tous.

Prise de conscience de la force qui nous entraîne vers un but mystérieux. Prise de conscience aussi des forces qui nous empêchent d'atteindre ce but, en nous troublant, en nous mettant en conflit avec nous-mêmes et les uns avec les autres; forces ancestrales, bien sûr, mais qui aujourd'hui doivent absolument être surmontées pour que l'humanité survive.

« Notre faiblesse, c'est que l'homme de la rue ne pense pas au monde entier. » Celui qui a dit cela faisait écho à la devise suisse :

« Un pour tous, tous pour un. »

Aujourd'hui, cette devise ne doit plus s'appliquer seulement à la Suisse. « Le monde entier est mon voisin. »

Or, à l'époque de la bombe H, nous pensons encore en termes anciens, c'est-à-dire en termes d'égoïsmes individuels ou nationaux. Là est le danger, l'unique danger que nous courons.

Age nouveau, âme nouvelle. A nouveau type de civilisation, nouveau type d'homme. C'est logique.

« Nous sommes en train de livrer la plus grande bataille de l'histoire au cours de la guerre mondiale contre l'égoïsme. Il s'agit de forger des armes nouvelles. Celles du passé ne suffisent plus. Celles de notre politique actuelle sont comme les pièces vénérables tirées de l'arsenal de quelque illustre ancêtre : en leur temps elles ont pu servir, mais, aujourd'hui démodées, elles nous laissent faibles et sans défense. Nous avons besoin d'un armement spirituel supérieur. »¹⁴

Chez nous autres adultes, l'égoïsme se montre rarement aussi crûment et sincèrement que chez nos enfants. C'est là qu'on peut trouver la réponse à cette question posée par un mauvais plaisant : « Comment se fait-il que de bons parents aient de méchants enfants ? »

Nous avons imaginé, inconsciemment sans aucun doute, deux procédés par lesquels nous camouflons notre égoïsme, surtout à nos propres yeux — ce qui est l'essentiel pour les autruches que nous sommes. Ces deux procédés, nous les appellerons la *fascination* et la *projection*. Ils feront l'objet des deux chapitres suivants.

« Tu ne te feras pas d'images taillées... Tu ne te prosterner point devant elles, et tu ne les serviras point, car moi l'Eternel ton Dieu, je suis un Dieu jaloux... » (Exode 20, 4-5.)

« Samuel se dit en voyant Eliab : Certainement l'oint de l'Eternel est ici devant Lui. Et l'Eternel dit à Samuel : Ne prends point garde à la hauteur de sa taille, car je l'ai rejeté. L'Eternel ne considère pas ce que l'homme considère ; l'homme regarde à ce qui frappe les yeux, mais l'Eternel regarde au cœur. »

(I Samuel 16, 6-7.)

« Gardez-vous de pratiquer votre justice devant les hommes pour en être vus ; autrement vous n'aurez point de récompense auprès de votre Père qui est dans les cieux. »

(Matthieu 6, 1.)

Qu'est-ce que la fascination ? C'est l'hypertrophie de l'objet au dépens du sujet : je me laisse fasciner si je m'abandonne à certains objets matériels, à certaines personnes ou même à certains idéaux auxquels j'accorde une valeur trop grande.

Cela n'a pas l'air bien grave : c'est pourtant la forme la plus insidieuse de l'égoïsme. Jésus en parle longuement dans le Sermon sur la montagne, lorsqu'il met en garde ses disciples contre les bonnes actions, les aumônes, les prières, les jeûnes faits « pour être vus des hommes » et qui vous privent de toute récompense vraie.

Pourquoi ? Parce que la fascination déséquilibre, elle fausse toutes les valeurs de l'individu, dont elle fait un esclave.

La fascination porte beaucoup de noms : habitude innocente, péché mignon, faiblesse, suggestibilité, gentillesse, et aussi obéissance, devoir, esprit de corps, discipline collective, idéalisme.

Je choisis maintenant un ou deux exemples de fascination, pris dans ma vie personnelle.

Gentillesse et obéissance Ma femme étant un soir malade et alitée, me prie de lui chercher quelques fleurs qu'elle avait remarquées en passant dans un jardin. Je les lui apporte, mais toutes flétries. Cet acte d'obéissance littérale, donc inintelligente, lui fit une peine très vive ; pour moi, ce fut une leçon inoubliable.

Analysons. Gentillesse et obéissance : j'idéalise ces deux traits de mon caractère, mais c'est pour masquer ma faiblesse. Je cède à autrui, je plie, j'acquiesce, j'obéis ; je suis aussi gentil que possible, aussi d'accord que possible avec tout le monde. Ce n'est pas par amour : c'est par faiblesse, pour avoir la paix. Au fond, c'est pour qu'on me laisse tranquille. Et c'est aussi pour obtenir en retour l'affection, la gentillesse, la protection des autres. Quand celles-ci me font

défaut, je me sens lésé et, à l'occasion, je me mets en colère, par compensation !

Souvent je danse à la musique des autres, mais sans réflexion, sans conviction, presque par réflexe. De ce fait, je trahis constamment ma voix intérieure, et ma vie est une vie mensongère, où je ne fais pas sentir constamment autour de moi l'essentiel de ce que je pense et sens, donc une vie qui, à la longue, met les autres en défiance et les arrête sur le chemin de Dieu.

Est fascination et faiblesse toute obéissance indue : celle du mari à sa femme (sauf dans certains cas tout naturels), celle des parents aux enfants, celle du maître aux élèves, celle du chef qui dit de ses subordonnés : « Je suis leur chef, il faut bien que je les suive. » Cette mauvaise obéissance doit faire place non à la tyrannie, qui n'est que son contraire symétrique, mais à la recherche loyale, ensemble, de la volonté de Dieu.

Est aussi fascination toute imitation indue. Il est aussi absurde pour un homme de copier son prochain que pour un élève de copier le texte de son voisin. Tous les résultats en sont faussés, on ne sait plus où l'on en est, tout le monde y perd son temps.

Vanité Je cache ma faiblesse sous une intelligence adroite, dont je suis vaniteux. Je suis un Tartarin spirituel : je me joue constamment la comédie — ou la

tragédie —, je m'identifie à des personnages, à des rôles que je me joue et que j'idéalise : le missionnaire, le traducteur-artiste, le professeur, et même le mystique.

Je m'efforce constamment d'avoir une place parmi mes amis, devant eux plutôt, devrais-je dire, en reniant pour cela une partie de mes convictions intimes, celles qui ne me semblent pas tout à fait cadrer avec la situation du moment : dans un milieu où je ne me sens pas compris, je puis ainsi passer des mois sans révéler ce qui me tient le plus à cœur, ce pourquoi je vis.

J'essaie donc tout le temps de paraître un peu *autre* que je ne suis, et souvent un peu *plus*. Je suis si fréquemment le caméléon qui prend la couleur de son entourage, ou le geai qui se pare des plumes du paon. Je crois ainsi donner le change à mon entourage. Mais ça ne prend pas tout à fait. Car « l'amour est aveugle, mais pas les voisins ». ¹⁵

*Je suis sorti tout seul
pour aller à ce rendez-vous.
Mais qui donc est celui qui me suit
dans l'obscurité silencieuse ?
Je m'écarte pour éviter sa présence,
mais je ne lui échappe pas.
Il fait se soulever la poussière
par ses fanfaronnades.
Il double de sa voix bruyante
chaque parole que je dis.
Il est mon propre moi misérable, Seigneur,
il ne connaît aucune honte.
Mais j'ai honte à venir à ta porte
en sa compagnie.* ¹⁶

L'anima L'homme, l'être humain du sexe mâle, personnifie volontiers son idéal, politique, esthétique ou moral, sous une forme féminine, que le professeur C. G. Jung appelle l'« anima ».

L'anima, c'est évidemment tout d'abord la femme, avec tout ce qu'elle représente pour l'homme en bien et en mal : la femme, dont il est amoureux et dont il attend admiration, tendresse, sollicitude, obéissance, inspiration, tout en n'ayant souvent lui-même pour elle aucune sollicitude vraie, c'est-à-dire aucune préoccupation de la voir réaliser sa destinée à elle.

J'ai fait perdre du temps et des forces à ma femme, j'ai ralenti son progrès spirituel en me contentant de l'admirer, tout en la négligeant sur bien des points, oubliant qu'elle aussi attendait de moi attention, conseils, affection vraie et même inspiration !

Mais l'anima est beaucoup plus que la femme : elle personnifie toutes les entités que l'homme (le mâle) divinise sous une forme féminine :

la vérité	la patrie
la science	la démocratie
la cause	la révolution

que sais-je encore ? Ce n'est pas par hasard que tous ces mots sont féminins ! Nous les hommes, nous cherchons souvent à justifier nos actes par toutes sortes de bonnes raisons : or, notre vrai mobile, c'est bien sou-

vent l'amour que nous avons pour Anima, sous une forme ou sous une autre ; c'est l'amour pour Elle qui explique tant de décisions autrement inexplicables, tant de dévouements, de sacrifices, de folies, de chutes et d'héroïsme.

Elle est à la fois primitive, câline, enjôleuse, enchanteresse, fascinatrice, maternelle. Elle est à la fois Antinéa, Circé, Lorelei, Gretchen, la Marseillaise, l'Internationale... et notre maman. Elle symbolise en nous à la fois ce qu'il y a de plus primitif et ce qu'il y a de plus tendre et presque de plus sublime. Presque.

Kipling donne un excellent exemple d'Anima identifiée à un pays : il s'agit de l'Afrique du Sud, dont un Anglais, qui s'y est battu lors de la guerre des Boërs, est tombé amoureux :

*C'était une femme merveilleuse,
(Puisse le Seigneur l'amender),
Ni simple ni bonne ni droite, mais dont
La beauté païenne attira
Moult gentilshommes chrétiens,
Qui la servirent avec passion...*

*Car elle était l'Afrique du Sud,
Elle était notre Afrique du Sud,
Africaine tout entière !*

*...Ils peinèrent dur, ses amoureux,
Et scandaleux fut leur salaire...
Elle emplit leur bouche de poussière
Et de fièvre leurs jointures ;
Elle les berna de ses mensonges,
Les abreuva de ses mépris...*

*Oui, c'est vrai, rien n'est plus vrai,
Mais voilà pourquoi nous l'aimons !
Car elle est l'Afrique du Sud,
Elle est notre Afrique du Sud,
Africaine tout entière !¹⁷*

L'anima commande en l'homme des passions souvent très nobles : pour elle il se dépasse, c'est souvent elle qui meut des peuples entiers. Et pourtant elle est une païenne, une entité trouble, qui ne nous mène pas au but que nous devons atteindre. Le chevalier qui parvient jusqu'au saint Graal n'est pas Lancelot, l'amant de la Reine, mais Parsifal, qui est vierge.

Anima est une force très haute, mais non la plus haute.

L'idéaliste au mobile inavoué L'idéaliste spirituel est merveilleusement décrit par saint Paul¹⁸ :

1. il veut parler les langues des hommes et des anges ;
2. il veut avoir le don de prophétie, la science de tous les mystères, et toute la connaissance ;
3. il veut avoir la foi jusqu'à transporter des montagnes ;
4. il veut distribuer ses biens, et même livrer son corps pour être brûlé.

Mais rien de tout cela n'est réel, parce que notre idéaliste manque de charité. Comment

pourrait-il en avoir, d'ailleurs, puisque le mobile véritable de tous ses actes, c'est son propre développement spirituel, son progrès, son mérite, sa gloire, lui, toujours lui, rien que lui. Une pareille infatuation empêche radicalement la germination de l'amour, qui ne pousse que dans le terreau de l'humilité.

La fascination nous élève pour un moment au-dessus de nous-même; elle nous distrait, nous séduit, nous hypnotise et, dans cet état second, nous fait faire des choses — merveilleuses parfois — que nous ne ferions jamais dans notre état naturel. Ces choses merveilleuses, ce n'est pas vraiment nous qui les avons faites, mais ce n'est pas Dieu non plus. Une fois la transe passée, nous retombons dans notre misère habituelle, nous nous retrouvons tel que nous étions, et nous gémissons. La fascination nous hypnotise, mais elle ne nous transforme pas durablement.

Pour un adulte, le fait d'être fasciné, même par quelque chose de bien, est un mal : la fascination, en nous distrayant trop tôt de nous-même, nous empêche de nous repentir réellement, par un acte réfléchi de la volonté consciente.

Des millions d'idéalistes, fascinés par leur vision, voudraient avoir une vie belle, efficace, harmonieuse... et ils se mettent en colère contre leur femme au petit déjeuner!

Poussé secrètement par des mobiles qu'on refuse d'envisager et de reconnaître, on n'arrive pas à faire le bien qu'on voudrait et dont l'idéal vous fascine pourtant, et surtout on ne parvient pas à créer autour de soi l'atmosphère qu'on souhaiterait. La vie est affectée d'un coefficient d'irréalité.

Le verdict qui frappe l'homme qui se leurre d'idéalisme, le voici : « Je ne sais pas ce que je fais ; je ne fais pas ce que je veux, et je fais ce que je ne veux pas... J'ai la volonté, mais non le pouvoir de faire le bien. Car je ne fais pas le bien que je veux, et je fais le mal que je ne veux pas... Je prends plaisir à la loi de Dieu, selon l'homme intérieur ; mais je vois dans mes membres une autre loi, qui lutte contre la loi de mon entendement. »¹⁹

Collectivités fascinées « Le peuple porte le sceau d'un hiver qu'on n'explique pas », lit-on sur une stèle coréenne.²⁰ Les collectivités, elles non plus, elles moins encore que les individus, ne font pas le bien qu'elles veulent et elles font le mal qu'elles ne veulent pas.

Une révolution politique se fait : mais le climat social qu'on avait espéré ne s'établit pas. « Liberté, égalité, fraternité ou la mort ! » hurlait la populace sur la place de Grève, en 1793... pendant que les têtes tombaient.

Les collectivités, elles aussi, sont conduites mystérieusement, à l'insu de tous, par des « facteurs » secrets, inconscients. Dans un moment d'exaltation idéaliste, on avait cru pouvoir les renier, ces vieilles notions vénérables, signes d'un passé révolu, pensait-on. Mais ces notions que l'on renie, Dieu, loi morale, péché, ne meurent pas pour autant : elles échappent simplement au contrôle et à la lumière de l'intelligence rationnelle pour vivre, dans les enfers de l'inconscient, d'une vie larvaire, méprisée, malfaisante et redoutablement efficace. « Le peuple porte le sceau d'un hiver qu'on n'explique pas. »

Quel est le vieux nom, le vrai nom de la fascination ? Mahomet le savait et avant lui les prophètes d'Israël, qui attaquèrent si rudement des pratiques assez innocentes, semble-t-il, à notre regard d'hommes modernes : ils attaquèrent *l'idolâtrie*, c'est-à-dire tout ce qui se met à la place du Dieu vivant et soustrait ainsi des forces vitales à son plan créateur.

Si je renonce à toute idolâtrie, c'est-à-dire à toute fascination, alors, alors seulement je commence à voir les choses telles qu'elles sont, et je dispose d'énergies toutes neuves, pour aider les hommes à trouver leur destin. « Je sens en moi la force de dix hommes, parce que mon cœur est pur. »²¹

« Ne jugez point afin que vous ne soyez point jugés. Car on vous jugera du jugement dont vous jugez, et l'on vous mesurera avec la mesure dont vous mesurez.

» Pourquoi vois-tu la paille qui est dans l'œil de ton frère, et n'aperçois-tu pas la poutre qui est dans ton œil ? »
(Matthieu 7, 1-5.)

« Ce n'est pas sur les fautes d'autrui qu'il faut fixer son attention, mais sur ce qu'on a omis de faire soi-même. Facile à voir est la faute d'autrui, difficile à voir est la sienne propre. Les fautes des autres, on les fait ressortir le plus qu'on peut ; les siennes, en revanche, on les dissimule comme le tricheur cache ses faux dés. »

(Dhammapada.) ²²

« Quel intérêt peut-il y avoir pour toi qu'un autre soit coupable ou non ? Viens, ami, et regarde ta propre voie. » (Amagandha Sutra.) ²³

« Si tu n'as pas vu le diable, regarde ton propre moi. »
(Jalal Ed-Din Roumi.) ²⁴

« Il n'est pas de sanctification sans la conscience que l'on participe à la boue du monde. »
(Philippe Metman.) ²⁵

« On accable son adversaire de tous les manquements que l'on n'ose s'avouer à soi-même. La poutre est toujours dans l'œil du voisin ; c'est toujours le voisin que l'on critique et que l'on condamne ; c'est toujours lui que l'on aspire à éduquer et à améliorer.

» Nous serions d'accord d'améliorer nos relations avec nos congénères, à condition qu'ils combleront nos attentes, se conduisent en porteurs dociles de nos « projections » !

» Est-il possible que tous ces traits fâcheux se retrouvent en nous ? S'il en était ainsi, les grands moralistes, les éducateurs clairvoyants, et les bienfaiteurs de l'humanité seraient les plus mal lotis.

... » Un tel divorce entre le prochain et l'image fausse que l'on se faisait de lui aurait des conséquences incalculables : il n'y aurait plus personne à accuser, à rendre responsable, plus personne à remettre dans le droit chemin, à rendre meilleur, plus personne à punir ! Au contraire, en toute chose, il faudrait commencer par soi-même, exiger de soi, et de soi seul, ce qu'on exige des autres.

... » Combien l'homme se méprise, on le voit à la dureté des reproches qu'il fait aux autres. »
(C. G. Jung.) ²⁶

« Si je montre mon voisin du doigt, trois autres doigts sont tournés vers moi. »
(Daw Nyen Tha, éducatrice birmane.)

« Chacun aimerait voir son voisin changer. Chaque peuple aimerait voir le peuple voisin changer. Mais chacun attend que l'autre commence. »
(Frank Buchman.)

A qui la faute ? La projection est le deuxième procédé que l'homme emploie inconsciemment pour camoufler son égoïsme, du moins à ses propres yeux. Il faut absolument que je m'empêche de me voir tel que je suis : autrement, je perdrais le respect de moi-même et l'existence me deviendrait intolérable ! Alors, je suis obligé de rendre les autres responsables du mal que je fais.

Mon instinct de conservation exige que je me disculpe, que je me mette hors de cause, quitte à accuser mon voisin. « Je n'ai rien fait, monsieur, ce n'est pas moi, c'est lui ! » Voilà une des premières phrases que l'enfant apprend à utiliser à l'école. Seules les sanctions collectives que ses camarades lui appliquent l'amènent à adopter un comportement plus « honorable », et lui inculquent — du latin *inculcare*, faire entrer à coups de pied ! — les notions de fidélité au groupe, d'esprit de corps et d'honneur.

Tant que mon instinct de conservation est seul en jeu, j'accuse les autres. A eux la faute, toute la faute. La projection est une grande loi psychologique qui régit toute la pensée humaine : d'instinct je rejette au dehors, c'est-à-dire sur les autres, tout ce qui me gêne.

De même nos ancêtres du temps de Louis XIV — avant l'organisation d'un service convenable de voirie — rejetaient leurs ordures... à la rue, dont le centre s'appelait comme de juste « le ruisseau » !

Nous combattons nos fautes, nos vices, nos perversions même... chez les autres. Nous battons notre coulpe... sur leur poitrine. C'est presque une règle d'hygiène mentale, déclare C. G. Jung. Car, à nous voir tels que nous sommes, nous étoufferions. Ou alors nous devrions nous transformer radicalement.

Mes projections Entrons maintenant dans le vif du sujet en étant personnel. Voici deux colonnes : celle de gauche contient les reproches que je fais souvent aux autres ; celle de droite, ce qui pourrait se rapprocher de la vérité objective.

Mes reproches :

La réalité :

- | | |
|---|--|
| 1. Mes amis ne me laissent pas libre. | Je suis un faible, qui se laisse faire (fasciner), et qui ensuite s'en veut et se méprise. |
| 2. Ils ne me prennent pas au sérieux. Ils n'apprécient pas la contribution originale que je peux faire. | Je ne fais pas l'effort nécessaire pour m'exprimer clairement en me mettant à la place des autres, en cherchant à leur être utile à eux, et en subordonnant mon originalité à l'ensemble. |
| 3. Ils n'apprécient pas l'introspection, la méditation et la contemplation à leur juste valeur. | Je monte en épingle la vie intérieure moins parce qu'elle est intérieure que parce qu'il s'agit de moi. « Chacun pense à soi, disait une vieille dame, il n'y a que moi qui pense à moi. » |

4. Par leur masse, ils me forcent à dire des choses que je ne pense pas profondément.

Par faiblesse, je cherche à m'appuyer sur eux et donc à leur *plaire*. Et ensuite je leur en veux parce que je m'en veux à moi de ma lâcheté.

5. A part eux, ils me considèrent comme mou et lâche.

Ils ont raison.

6. Ils sont influencés par des considérations mondaines (positions, titres).

Moi aussi. Je suis très sensible à la classe d'un homme, à son éducation, mais je consens rarement à le reconnaître.

Avouons-le, d'autre part : je suis jaloux de certains de mes amis. Comme le disait un marxiste : « Je suis un capitaliste frustré ! »

7. Ils ont un but ultérieur secret, qu'ils n'avouent pas.

Mes mobiles, à moi aussi, ne sont pas toujours absolument purs. Mon activité à moi aussi « porte le sceau d'un hiver qu'on n'explique point. » Mais c'est malgré moi !

Indignations Quelle conclusion tirer de cette analyse ? C'est tout d'abord que je suis un faible qui se méprise. Dans toutes mes fureurs, il y a une fureur fondamentale contre ma propre impuissance spirituelle. Je me sens si souvent comme un pauvre « coolie » qui ne réalise pas sa destinée, c'est-à-dire qui n'exerce pas sur les hommes l'influence efficace et libératrice qu'il voudrait — et devrait — exercer.

Mes indignations, quelque justifiées qu'elles semblent parfois, sont toujours suspectes, parce que toujours mélangées de quelque impureté.

Prenons un exemple : le mensonge d'un élève m'indigne soudain. Pourquoi une telle indignation ? si soudaine ? contre ce mensonge-là ? Alors que d'autres mensonges, d'autres élèves, en d'autres circonstances, ne m'indignent pas ? Pourquoi cette différence ? C'est qu'il se mêle à la colère vertueuse du pédagogue intègre la colère moins vertueuse du vantard humilié ou même du voleur volé. Il me faut bien l'avouer : tel mensonge particulier m'a mis en colère parce que je me suis senti dupé, mis dedans. Je m'y suis laissé prendre. J'avais fait confiance... sans avoir vraiment confiance. C'était moins fatigant, n'est-ce pas ? Et maintenant j'ai été pris. Ma fausse bonté, paresseuse, indolente, est punie. C'est très humiliant. Alors, oubliant que c'est contre

moi qu'il faudrait me fâcher, je me fâche contre l'élève. Et je le tance d'importance. Mais ça ne prend qu'à moitié. « L'amour est aveugle... »

C'est parce que, dans ma vie ordinaire, je suis gentil, doux et même flatteur que soudain certaines protestations — certaines projections — jaillissent de mon inconscient, comme une bande de sauvages, nus, hurlants, mais mal armés, qui n'ont que faire dans un monde civilisé.

Est-ce dire que tout soit mauvais dans mes colères ? Certes non. Mais si je *vivais* plus constamment la noble passion que j'affiche et qui me soulève dans mes moments d'indignation, cette passion serait plus efficace parce que plus stable, et donc plus modérée dans son expression.

Attendrissements Toute émotion exagérée est suspecte ; elle révèle qu'on a étouffé en soi quelque chose, qu'on n'a pas osé exprimer : peut-être une rêverie vaniteuse, où l'on jouait le rôle d'un héros ? Alors, devant un film héroïque, l'on s'attendrit et l'on pleure.

Quand je m'attendris un peu sur un autre, c'est surtout sur moi-même que je m'attendris. L'autre n'est qu'un prétexte, une image, sur laquelle je « projette » un immense amour de moi. Surtout si c'est *une* autre !

Difficultés avec les jeunes J'ai souvent quelque peine à m'entendre sincèrement et profondément avec des amis plus jeunes, pour peu que je les trouve trop dynamiques, fanatiques de l'action, ce qui convient pourtant à leur âge et à leur bonne santé. Ce petit problème ne serait-il pas celui de la *belle-mère*, en visite dans un jeune ménage dont elle n'a pas choisi l'un des partenaires ?

Ou même celui de la *poule*, épouvantée de voir se jeter à l'eau, élément répugnant et redoutable, des canetons qu'elle a pourtant couvés avec amour ?

Le singe et le lion Voici encore une petite histoire où il est question d'animaux : une certaine ville avait le louable désir de fonder un jardin zoologique, quoiqu'elle eût peu d'argent et beaucoup de chômeurs. Elle fit cependant construire, trop légèrement, hélas ! quelques cages. C'était un début. En attendant d'avoir un chimpanzé véritable, elle pria un chômeur, quelque peu gymnaste, de revêtir une peau de singe et d'évoluer sur un trapèze, dans une cage. Notre homme, s'entraînant peu à peu, fit des bonds de plus en plus audacieux... tant et si bien qu'un saut trop ambitieux envoya le malheureux, à travers la paroi fragile, dans la cage voisine, celle

du lion. Celui-ci poussa un rugissement sauvage et bondit sur l'infortuné, qui poussa un cri à fendre l'âme, croyant sa dernière heure venue.

Interloqué, le lion s'écria : « T'es pas fou ? Je suis chômeur comme toi ! »

Cette histoire m'a beaucoup aidé. Quand j'ai des sentiments d'infériorité devant un groupe de personnes impressionnantes, je me dis : « Tu n'es pas fou ? Ils sont « chômeurs » comme toi ! Ils ont aussi leurs sentiments d'infériorité, de faiblesse et de misère, même s'ils ont peut-être une peau de lion que tu n'as pas ! »

Le bijou Avez-vous une bête noire ?

Existe-t-il une personne, un objet, une idée que vous ne pouvez pas souffrir ? Quelqu'un ou quelque chose vous fait-il réagir avec violence, sans que vous puissiez dire pourquoi ? ou sans que votre entourage soit satisfait de vos explications ?

Alors vous pouvez être sûr que la personne ou l'objet en question n'est qu'un prétexte, un mannequin sur lequel se déversent des sentiments de rancune et de haine qui sont au fond destinés à quelqu'un d'autre et à quelque autre chose. Ainsi le taureau fonce sur la toile rouge, mais c'est au toréador qu'il en veut.

Accepter tel ou tel idéal me forcerait à transformer toute mon existence : or, comme

je tiens à mes chères habitudes, et que je tiens également à la bonne opinion que j'ai de moi-même, je couvrirai d'avanies cet idéal et les personnes qui le représentent.

Carl Spitteler raconte à ce sujet l'histoire d'un certain bijou, trouvé dans la solitude par un berger silencieux. Cette découverte porte malheur à celui-ci : il est roué de coups et presque tué par des paysans qui le voient en possession de cet objet.

Quant au bijou, il est jeté sur la route. D'autres paysans le ramassent, le tournent et le retournent. « Pour finir, ils restent complètement abrutis devant cette chose étrangère, hors la loi et les mœurs. »

Ils l'apportent au roi, qui soumet l'objet à l'examen de la Conscience. Celle-ci, effrayée, se tapit sous le lit, où elle est « comme un crabe qui s'enfuit; elle ouvre des yeux qui voudraient mordre, et brandit contre l'ennemi des pinces tordues ».

On porte le bijou aux prêtres, « mais à peine le Hiphil-Hophal a-t-il vu l'objet qu'il est pris d'horreur et de dégoût, et qu'il protège sont front de ses deux bras croisés ».

Un orfèvre déclare que le bijou est faux. Au marché, où on veut le vendre, la police intervient, le trouvant nu et indécent.

Le bijou termine mystérieusement sa carrière, aux mains d'un Juif errant : « Pas un Juif de ce monde; et plus étrange qu'on ne peut dire nous apparut son vêtement. »²⁷

Tous nous avons notre bête noire, qui nous fait réagir avec autant de violence et d'horreur que n'en montrèrent les paysans, la Conscience, les prêtres, l'orfèvre et la police devant ce bijou.

Tout symbole nouveau a presque nécessairement le destin du bijou, car il éveille en nous des résonnances étranges. Il nous effraie moins par les éléments franchement nouveaux qu'il apporte, que par les éléments anciens, endormis et ensevelis, qu'il ressuscite en nous, les fonctions méprisées et refoulées qu'il réhabilite, et les mauvais souvenirs à qui il rend une voix et qu'il fait remonter à la surface.

*C'est la conscience qui clame
Dans les oubliettes de l'âme.*

Alors nous sommes dans l'horreur. Nous n'aimons pas ces cris souterrains. Nous ne tenons pas à laisser remonter ces formes spectrales qui sont au fond de nous, à les voir entrer dans notre beau salon, à les reconnaître, à les affronter. Non !

Alors fermons la porte pendant qu'on peut ! Tirons le verrou ! Tournons la clé ! « La question ne sera pas posée », disaient en tribunal les généraux, lors de la revision du procès Dreyfus.

Mais contre les spectres il ne suffit pas de se défendre. Il faut attaquer. Attaquons donc ce symbole nouveau, si redoutablement efficace :

il est purement	trop pour les riches
théorique	trop pour les non-
ridiculemment optimiste	chrétiens
irrégulier	trop politique
irrespectueux	publicitaire
simpliste	profane
trop dynamique	mondain
outrecuidant	immoral
inconvenant	dangereusement in-
indécent	dulgent
impudent	synchrétiste
superficiel	

que sais-je encore ?

A propos de chacun de ces adjectifs accusateurs, nous pourrions peut-être en trouver un, symétrique, qui nous accuse nous-même ?

Nos arrêts Un jugement porté sur quelqu'un est un accès de découragement à son sujet.

Quand je suis découragé à mon propre sujet, je me dis : « Dans ma situation, il n'y a plus rien à faire, je m'*arrête*, je vais me coucher et mourir. »

Et quand je suis découragé à propos de quelqu'un d'autre, je me dis : « J'ai tout essayé, il n'y a rien à faire, il ne changera jamais. Alors je ne fais pas un pas de plus, j'enfonce mes pieds dans la boue, j'*arrête*

ma pensée à son sujet. » Je prononce sur lui un *arrêt*, si possible définitif.

Dans les deux cas, il y a *arrêt* de la pensée et de la volonté. Arrêt. Stop.

Mais pourquoi serais-je découragé ? Pourquoi ma pensée s'arrêterait-elle ? La vie, tant qu'elle est vivante, est mouvement. Son équilibre est celui de la bicyclette, qui ne tient debout qu'en mouvement.

Vais-je me complaire dans une délectation morose ? Aurai-je de l'amertume, faute d'un peu de sagesse ? des réactions, faute d'action ? des ressentiments, faute d'amour ? Non, je ne vais plus me permettre, pour faire venir un royaume qui est plus que de ce monde, des négations qui sont tellement d'ici-bas.

Dans une transaction suprême avec la vie, je vais sortir de moi-même et entrer dans un monde nouveau.

« Certainement l'Éternel est en ce lieu, et moi je ne le savais pas ! C'est ici la maison de Dieu, c'est ici la porte des cieux ! »

(Genèse 18, 17.)

« Il a voulu qu'ils cherchent le Seigneur, et qu'ils s'efforcent de le trouver en tâtonnant, bien qu'Il ne soit pas loin de chacun de nous, car en Lui nous avons la vie, le mouvement et l'être. »

(Actes 17, 27.)

« Sa volonté est notre paix. » (Dante.)

« Une lumière pénétrante m'enveloppait : je voyais que l'Être est beau, bienheureux, plein de mystère. C'est de Dieu qu'on se souvient. Dieu est le fond de la mémoire. »

(Alphonse Gratry, prêtre français.)

« Je ne puis dire en quoi le mystérieux changement consista, ni s'il survint soudain ou graduellement. Je ne vis pas de chose nouvelle, mais je vis toutes les choses ordinaires dans une lumière nouvelle et miraculeuse, dans ce que je crois être leur vraie lumière. Pour la première fois, je vis combien follement belle et joyeuse, au-delà de tout ce que je puis exprimer, est toute la vie... Je découvris que chaque homme, chaque femme, chaque oiseau, chaque arbre, chaque chose vivante sous mes yeux, avait une beauté et une valeur extravagantes... »

(Margaret Prescott Montague.)

« Notre vue plonge dans la vie des choses. »
(William Wordsworth, poète anglais.)

« Nous ne savions pas que nous aimions Dieu ! »
(William Butler Yeats, poète irlandais.)

« Il reconnaît toute sa vie
Qui vient à lui comme une amie :
C'est un captif au sortir de prison. »

René Morax, *Aliénor*.

Le salut Comment sortir de sa misère et de ses limitations ? C'est tout le problème du salut. Ce problème, des millions d'hommes l'ont médité, depuis qu'ils se savent hommes.

Je ne puis rien ajouter à ce que les plus grands saints — et Jésus — ont enseigné, parce qu'eux, ils ont vu, su, réalisé.

Il n'y a pas de méthode pour sortir de sa misère. Il n'y a pas de truc. Tout ce que je puis dire, c'est qu'au moment où je *sais* que j'y suis plongé, où je le reconnais et l'accepte, à ce moment précis, une force, un amour, quelque chose ou quelqu'un vient, qui m'en tire.

C'est toujours un miracle. Un miracle peut se décrire, mais jamais s'expliquer. Il s'agit d'une réalité ineffable, que j'essaie en vain de circonscrire, de délimiter par quelques phrases. J'en note tout ce que je peux, mais je sens bien que c'est presque en vain. Je tourne autour, mais son fond m'échappe.

Tout ce que je peux dire, c'est que Dieu naît dans le fond de l'âme, quand on ne l'en empêche plus par les jugements portés sur autrui, par le refus de se voir soi-même comme on est, par l'envie, la peur, l'impureté, le scrupule et même par l'effort moral.

Les pensées qui suivent ne sont que des points de repère, auxquels j'aime à me référer pour revivre une expérience simple, ordinaire, à la portée de tous, et pourtant essentiellement inexprimable.

L'homme du Gandhâra Voici un apologue hindou, raconté par Shankara²⁸ : « Un brigand emmène un homme bien loin du Gandhâra, sa patrie, et l'abandonne dans une forêt solitaire, yeux bandés et mains liées. Survient un sage compatissant, qui délie notre homme et lui dit d'aller vers le Nord. Celui-ci s'informe de village en village et finit par retrouver les siens. »

C'est un récit tout simple. Voici le commentaire de Shankara : « De même, l'homme du monde visible a été emmené loin de l'Être, du Soi universel, par les brigands « mérite » et « démérite »... Ses yeux sont bandés avec le mouchoir de l'aveuglement ; il est lié par les nœuds du désir, désir de la femme, du fils, de l'ami, du bétail, des proches, et de beaucoup d'autres objets, visibles ou invisibles...

» Je suis le fils d'un tel et d'une telle. Un tel est de mes proches. Je suis heureux. Je suis malheureux. Je suis fou. Je suis sage. Je suis pieux. Je suis un scélérat. Je suis vieux. Mon fils est mort. J'ai perdu ma for-

tune. Malheur ! c'en est fait de moi ! Comment vivrai-je ? Où trouver une issue ? une délivrance ? (Tant il est aveugle !) Ainsi appelle-t-il de la prison aux mille et mille mailles.

» Jusqu'à ce que, d'une manière ou d'une autre, il rencontre quelqu'un qui, connaissant l'Être, libre de liens, très saint, compatissant, l'instruit, chemin faisant, des défauts des choses et des fins de l'univers. Ainsi est-il délivré de l'attachement aux choses de ce monde. Ainsi parvient-il, tel l'homme du Gandhâra, à ce qui est sien, à ce qui existe réellement, au bonheur, au repos.

» Mais combien longtemps il lui faut avant de dire : « Je suis libre ! Je vais à Lui ! »

» Il m'a rendu capable non seulement de connaître par l'Écriture, mais aussi de *voir*, véritablement et immédiatement. »

L'abandon Le mal se dissipe comme un mauvais rêve — qu'il est — quand je prends conscience de moi et que je m'abandonne.

Mais à quoi, ou à qui, m'abandonner ? A une Réalité nécessairement inconnue au moment où je m'abandonne. C'est un risque à courir, un saut à faire dans le vide. Vous connaissez la prière de l'athée : « O Dieu, s'il y a un Dieu, sauve mon âme, si j'ai une âme ! »

Et qui est ce moi que je dois abandonner ? Avant tout ma volonté propre, c'est-à-dire ce droit que je m'arroge de décider tout seul ce que je vais faire, dire, penser, aimer, haïr, craindre.

La volonté propre s'appelle aussi « esprit de possession ». J'aime ce que je crois (ou espère) posséder, et ce qui m'aide à le posséder ; je hais ou je crains ce qui m'empêche de le posséder.

Si donc j'abandonne mon moi, j'abandonne ma volonté propre, c'est-à-dire le droit de diriger seul mes propres affaires, et j'abandonne mon esprit de possession, y compris tous les objets sur lesquels il se fixe :

mon corps (sa santé, sa beauté, ses jouissances) ;

mes biens matériels ;

mon milieu (famille, amis, subordonnés, collègues, supérieurs, clients, élèves, etc.), en particulier tout désir d'être dirigé, approuvé, protégé ; — suivi, imité, obéi, respecté ; — aimé ;

tout idéal limité : de famille, de classe, de pays, de race, de parti ;

toute prétention à posséder en propre : une philosophie, un art, une science, une sagesse spéciale, un sens de la vie spécial, une perfection morale, une qualité, une pureté, un équilibre, une infailibilité, une compétence, une révélation.

« Mais alors que reste-t-il ? » me demandent parfois mes amis après avoir pris connaissance de cette liste impressionnante. C'est bien simple : il ne reste rien.

Et pourtant il reste tout. Tout nous est ôté. Mais tout nous est rendu. Car, au prix de cet abandon total, inconditionnel, le miracle de la libération s'opère.

Soit d'un seul coup, chez les grandes âmes simples, qui savent tout donner à la fois.

Soit en une série d'étapes, correspondant à une série d'abandons partiels successifs : décisions, engagements pris, démarches, excuses faites à qui de droit, dettes payées, argent rendu, torts avoués, réparations, ruptures nécessaires.

Ces étapes, on les fait parfois durer à plaisir, afin de souffrir davantage, semble-t-il, comme ce pauvre chien, à qui sa maîtresse, qui voulait l'épargner, coupait un centimètre de queue par semaine ! C'est tellement plus simple de tout donner d'un coup !

Cela ne nous dispensera pas, d'ailleurs, des démarches pénibles, des excuses, des réparations. Mais tout cela se fera tellement plus facilement et harmonieusement *après* un abandon total qu'*avant* !

La vie nouvelle Quand on a tout donné,
 plus de soucis ! On est
redevenu comme un enfant. Car on ne retient plus rien, on ne se crispe plus sur rien.

En Orient, on attrape les singes en fixant au sol un vase au fond duquel on met un fruit. Le col étroit du vase laisse passer une main de singe vide, mais pas pleine. Et le singe est pris parce que trop bête pour lâcher son fruit. Je ne veux plus être un singe !

Une barrière a sauté, et les flots de la vie sont entrés ! Je communique maintenant avec le monde entier, je me sens soudain un avec lui. « Le monde entier est mon voisin. »

Mon activité est remodelée, ma profession change d'allure, mes relations avec famille, collègues, élèves, amis, redeviennent chaudes, intéressantes, vivantes, mes contacts quotidiens sont pleins d'imprévus, ils sont parfois de vraies aventures.

Je recommence à exprimer librement, à entreprendre avec foi, et j'aboutis. « On devient courageux et entreprenant à l'égard de toutes les créatures », disait Luther. Pour tous les problèmes, on trouve une solution souple. Car on n'est plus opposé aux personnes et aux choses, mais essentiellement pour elles et en elles. La vie n'est plus péniblement conforme à quelque modèle extérieur, mais librement créatrice.

Et le centre d'où rayonne toute cette activité renouvelée est joie, joie essentielle, joie de ne plus être le petit « moi » hypersensible et ratatiné d'auparavant, mais une humble dépendance d'un MOI infiniment plus grand et plus haut, « amour qui a tout fait »²⁰.

«Le petit moi» Voici quelques lignes
écrites à la fin de la
guerre. J'étais mobilisé et, un soir, dans ma
chambre, j'ai brusquement senti l'amour de
Dieu pour la pauvre chose que j'étais.

*Je ne vis plus qu'en Lui, nous deux nous sommes UN,
Et je règne avec Lui, le roi de l'univers.*

*Moi, je suis donc aimé, dirigé, accepté ?
Moi, honteux, soucieux, moi, petit, étioilé,
Moi, piteux et dolent, orgueilleux, puritain,
Peureux et rancunier, et jamais sûr de rien,
Je suis donc aimé, moi, dans ma réalité ?*

*Je rentre à la maison comme le fils prodigue,
Et je suis là vivant, accueilli, réchauffé ?
Je suis dans l'univers comme dans mon foyer ?
Je manie à mon gré des forces toutes neuves ?
C'est bien moi qui suis fils, et non plus serviteur ?*

*Mes instincts ambigus s'expriment librement ?
Dieu pourrait approuver ma douteuse tendresse ?
Il saurait employer ma mesquine hardiesse ?
Sa puissante vertu agit par ma faiblesse ?
Sa générosité jusque là s'étendrait ?*

*Et moi, je critiquais et je me révoltais,
Car je ne croyais pas pouvoir obéir, moi,
Réaliser moi-même en Son nom, vivre, quoi !
Mais je L'ai pris au mot, je L'ai pris tout entier,
A ma pauvre manière, oui, j'ai pu Le saisir.*

*Ah ! c'est Noël en moi, en moi c'est jour de liesse,
Mais je suis si joyeux que j'en meurs d'allégresse :
Mon petit moi... aimé : ce bonheur l'a tué !*

PRIÈRE

*Seigneur, ce bonheur est là constamment,
tout près de nous...
et nous ne pensons qu'à nos petites affaires,
à nos devoirs forgés par nous-mêmes.
Et il y a le monde entier qu'on pourrait conduire
à Toi!*

*Tu veilles sur nous, comme une mère paisible
sur le sommeil agité de son enfant fiévreux.*

*La passion révolutionnaire, qui nous était imposée
comme un affreux devoir,
peut devenir en nous réalité pleine de grâce et de
paix,
réalité des profondeurs,
identique à « la puissance qui meut le soleil et les
autres étoiles. »³⁰*

*Tout cela, qui nous a tant harcelés,
peut devenir en nous réalité profonde.
Il s'agit simplement de remettre en train
un moteur puissant, mais paisible,
de capter une force infinie qui remettra tout en
ordre,
la puissance infinie « qui est déjà dans le cœur
de tous ».³¹*

« Que votre oui soit oui, et votre non, non ;
tout ce qui dépasse cela vient du Malin. »
(Matthieu 5, 37.)

« La lumière du corps est l'œil. Si donc ton
œil est « simple », tout ton corps sera éclairé. »
(Matthieu 6, 22.)

« Le cœur du sage est comme un lac profond
dans la montagne : pur et immobile. »
(Dhammapada.)

« Là où, ne fût-ce que pour un instant, il y
a division dans l'esprit, là est le danger, là est
la grande misère. » (Shankara.)

« Le chien aboie, la caravane passe. »
(Proverbe arabe.)

« La vertu n'est autre chose qu'une affection
ordonnée et mesurée, clairement dirigée vers
Dieu pour lui-même. »
(*Le voile d'ignorance.*)³²

« Le bien n'a pas besoin d'entrer dans l'âme,
car il y est déjà, mais non perçu. »
(*Theologia Germanica.*)³³

« Le temps de l'enfance est le témoignage
inoubliable de cette joie qui, sans souci de l'ex-
térieur, vient tout réchauffer du fond de
l'être. » (C. G. Jung.)³⁴

La volonté simple Trois amis m'ont dit
séparément, à plu-
sieurs années d'intervalle : — « Sois sim-
ple. » — « J'attends tout de ta décomplica-
tion. » — « L'important n'est pas ce que tu
fais, mais *pourquoi* tu le fais. »

En effet, je n'atteins personne profondément si mes mobiles ne sont pas simples. Or la simplicité des mobiles est la simplicité du vouloir.

Veux-tu ? Voilà la grande question.

Si tu as peur, tu ne veux pas.

Si tu te conformes, tu ne veux pas.

Si tu es suggestionné, séduit, fasciné, tu ne veux pas.

Si tu te lances sans conviction, « pour ne pas faire de peine », « pour faire plaisir », *tu ne veux pas.*

Veux-tu ? et que veux-tu ?

La vie nous met constamment en demeure : « Maintenant, c'est à toi de décider. C'est à prendre ou à laisser : veux-tu ? ou ne veux-tu pas ? »

Je dois donc supprimer de ma vie tout mensonge, même le plus petit : je sens ce que je sens, je pense ce que je pense, je dis ce que je dis. Mon oui est oui, et mon non est non.

Volonté, liberté, obéissance : trois termes inséparables. Dans la volonté seule, liberté et obéissance peuvent coïncider.

Je suis libre, entièrement, mais je n'emploie pas le dixième de ma liberté.

J'ai souvent été « fidèle » extérieurement, pharisaiquement ; j'ai fait mon « devoir » sur bien des points. Mais je n'ose pas être, dans la plénitude de mon moi essentiel.

Oh ! dire comme ce poète japonais ³⁶ :

Je n'ai pas de parents :
Du ciel et de la terre je fais mes parents !

Je n'ai pas de foyer :
Du fond de mon cœur je fais mon foyer.

Je n'ai pas de miracles :
De la juste loi je fais mon miracle.

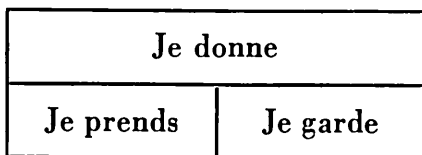
Je n'ai pas d'épée :
De ce qui passe la raison je fais mon épée !

Me débarrasser de toute fausse allégeance, de toute « fausse richesse de l'esprit » ! Être pur, intègre dans chacune de mes réactions. Être sincère.

Le mot « sincère » fut créé par les sculpteurs antiques. Il signifiait « sans cire ». Les mauvais artisans avaient coutume de combler avec de la cire ce qu'ils avaient enlevé de trop au bloc de marbre qu'ils sculptaient. Comme les statues étaient ensuite peintes, personne ne s'apercevait de leurs gaffes !

Je veux être sincère, c'est-à-dire « sans cire ».

Les deux chiens Ce diagramme, imaginé il y a quelques années par un de mes amis, a eu sur moi un effet libérateur par son pouvoir de simplification. Le voici :



Les deux cases inférieures sont occupées par deux chiens, symétriques et ennemis mortels, appelés « Je prends » et « Je garde ». La seule différence entre eux est que « Je garde » a un os dans la gueule et que « Je prends » n'en a point.

Ces deux chiens représentent toutes les oppositions de l'existence : maris-femmes, parents-enfants, maîtres-élèves, patrons-ouvriers, pays riches et pays sous-développés, etc. etc.

Le rectangle supérieur porte la mention « Je donne ». La ligne horizontale médiane est « la ligne du miracle ».

Tant qu'on est au-dessous de cette ligne, on est dans le monde de l'agitation et des luttes sans fin. Mais dès qu'on accepte de ne plus ni garder ni prendre, on sort de ce monde inférieur et l'on accède au monde nouveau, « Je donne », qui est un paradis.

Dans sa simplicité, ce symbole a eu pour moi la force d'une révélation. Beaucoup de mes difficultés sont venues en effet de ce que je me suis mis — ou laissé mettre — dans un des deux rectangles inférieurs. Or il suffit de monter au rectangle supérieur !

« Ne vous efforcez pas de chercher le vrai : cessez seulement de chérir des opinions », a dit un sage d'Orient.

DIALOGUE AVEC LE CHRIST

LUI : — *Ne t'ai-je pas dit avec force de croire ce que moi je te dis dans le silence ?*

LE DISCIPLE : — *Oui, Seigneur, mais je sors ainsi de la communion des hommes. Je deviens spécial, bizarre, solitaire.*

LUI : — *Et alors ?*

LE DISCIPLE : — *Alors, je passe par la nuit, car tu sembles ne pas me dire la même chose qu'à beaucoup d'autres... Pourquoi les autres ne comprennent-ils pas ?*

LUI : — *Tu t'étonnes qu'ils ne comprennent pas immédiatement, et à demi-mot, ce que tu as mis toute ta vie à comprendre !*

LE DISCIPLE : — *Oui, mais quelques-uns devraient comprendre...*

LUI : — *C'est possible. Toi, suis-moi. Crois seulement.*

LE DISCIPLE : — *Mais croire ainsi, c'est mourir.*

LUI : — *Il faut mourir.*

PRIÈRE

*Seigneur, que je t'écoute joyeusement,
librement.*

Fais-moi changer librement.

J'en ai tellement assez d'être esclave !

*Les autres aussi en ont assez
de me voir ainsi.*

Toi aussi, tu en as assez !

*Je voudrais me donner tout entier à Toi,
ma substance profonde jusqu'à en éclater,
afin d'atteindre chez les autres aussi
les ressorts du courage de vivre.*

Naturel « Le sage est libéré de l'asservissement aux choses, mais il ne cherche pas à être délivré des choses. »
(Purnabuddha Sutra.)

« En toutes circonstances, le sage se déplace tranquille et sans attache. »
(*Les images du bouvier*, apologue japonais.)

« Celui-là est pauvre (en esprit), qui ne veut pas même accomplir la « volonté de Dieu » (ce qu'il a appelé ainsi jusqu'alors), mais qui vit constamment de manière à être affranchi et de sa propre volonté et de celle de « Dieu », comme il était au temps où il n'était pas encore...

» Qui renoncerait au « bien », ne fût-ce qu'un instant, tout lui serait donné. »
(Maître Eckhart.) ³⁶

« L'âme simple aime tout ce qu'elle doit aimer, mais seulement en Dieu, et du même amour dont elle aime Dieu. »
(Jean-Nicolas Grou.) ³⁷

avec les autres dans leur naturel, dans leur fraîcheur primitive.

En effet, Dieu préfère mon amour, même imparfait, à ma parfaite imitation d'un amour étranger. Il veut m'employer, moi, mais pas l'imitation d'un autre. D'ailleurs, comment vais-je atteindre des hommes dont la plupart sont ordinaires, si moi je m'obstine à être extraordinaire ?

Je veux prendre les choses et les gens simplement. Pourquoi me tendre ? pourquoi être effrayé ? Les autres sont souvent le miroir de ma tension et de ma frayeur. Si je suis tendu, ils le sont. Si j'ai peur, ils ont peur. Et d'autre part, si je suis paisible, ils le seront aussi.

Je me crispe sur tant de faux devoirs ; je prends au grand sérieux tant de choses qui n'en valent pas la peine. Je fais tant d'efforts inutiles. En classe, en particulier. Pourquoi ne pas apprendre — enfin ! — à perdre du temps avec les gens, à causer tranquillement avec eux, et surtout à me tenir en paix ?

Les hommes ne seront gagnés ni par ma flatterie, ni par mes complaisances, ni par ma conscience ou mon ardeur au travail, mais seulement par un amour paisible, objectif, parfaitement naturel, qui soit comme une lumière qui brille, et un feu qui réchauffe. « Que votre lumière brille devant les hommes. »³⁸

Défendre? Attaquer? Je n'ai pas à défendre les principes que je crois
Non.

justes. S'ils sont justes, les faits le prouvent. Ni à attaquer des principes que je crois injustes. S'ils sont injustes, les faits le prouvent. Mais j'ai à témoigner constamment de la vérité dont je vis.

Défendre et témoigner : deux choses très différentes. Lorsque Jésus est arrêté, Pierre veut défendre son maître : comme il n'est pas de première force à l'épée, il coupe une oreille, c'est tout ce qu'il réussit à faire. Une heure plus tard, il s'agirait de témoigner, c'est-à-dire de reconnaître simplement d'où il vient, ce qu'il fait et de *qui* il se réclame : mais alors il flanche.

PRIÈRE

Seigneur, que je ne pense plus gravement chaque matin

à mon devoir,

à ce que je devrais faire, et ne fais pas,

à l'état spirituel où je devrais être, et où je ne suis pas,

aux idées créatrices que je devrais avoir, et que je n'ai pas,

aux résultats que je devrais obtenir, et que je n'obtiens pas.

*Mais, Seigneur mon Dieu, que je pense à Toi,
à ton rayonnement, ta splendeur, ta beauté,
à ce que Toi tu fais, dis, penses, désires, créés,
dans le monde entier.*

*Et que j'y pense dans le loisir, la détente, la joie,
car Toi tu es.
Que je me réjouisse ainsi en Toi seul,
pour Toi seul,
en me perdant de vue.*

*Seigneur, que j'aie l'audace de Te demander
ce qui m'intéresse vraiment,
même si j'en ai honte devant les hommes,
et non pas ce qui serait bien à leurs yeux.*

Le faiseur de pluie « Une province chi-
Apologue chinois noise souffre de la
sécheresse, qui dure
depuis longtemps. La population fait venir
un faiseur de pluie. A son arrivée, celui-ci
demande aux villageois de lui construire une
petite cabane. Celle-ci bâtie, il s'y tient im-
mobile pendant trois jours... au bout des-
quels la pluie se met à tomber.

« Comment avez-vous fait ? » lui demande-
t-on. — « C'est bien simple, répond-il. Je
viens d'une province où le climat est nor-
mal, en sorte qu'il pleut lorsque c'est néces-
saire. Ici, je me suis tenu tranquille, en paix,
m'appliquant à faire régner en moi une nor-
malité parfaite. Celle-ci a influencé votre
climat, et la pluie est tombée. »

Humilité

« O Seigneur, quel matin quand
les étoiles sont tombées... »
(Negro spiritual.)³⁰

Beaucoup d'étoiles doivent encore tomber de mon firmament. Les idéaux doivent descendre de mon ciel et se faire humbles en moi.

« Il faut naître d'eau et d'esprit », dit l'Évangile de Jean.⁴⁰ « L'eau, commente C. G. Jung, est le symbole de l'esprit sous la forme la plus humble. » Avant de naître de feu, c'est-à-dire de l'Esprit sous sa forme glorieuse, il faut naître d'eau. Or l'eau est en bas. Il faut se baisser pour en boire et s'y plonger.⁴¹

« Nous te louons, Seigneur, pour notre sœur l'eau : tu l'as faite utile, humble, précieuse et chaste », chante saint François. Dieu est le plus proche de celui qui n'est rien que vie humble et fraternelle, comme l'eau.

C'est dans l'humilité qu'on retrouve aussi la terre, notre mère, la source de la vie. Les lauriers de nos jardins, atteints par le dur gel de février 1956, ont parfois repris par le pied, tout en bas.

Rien n'est plus libre que l'humilité. Elle est. Elle ne s'excuse pas, mais elle peut tout,

dit tout, ose tout, car elle n'a aucune dignité à défendre. Elle est, tout simplement, comme un enfant est.

Je possède dans la mesure où je cesse de vouloir posséder. Je suis dans la mesure où je cesse de vouloir être.

Notre plus grande erreur à nous qui nous prétendons combattants de l'Esprit, c'est de vouloir transformer le monde par nos efforts. C'est absolument vain, et une grande perte de temps. Et dire que Dieu ne demande qu'à nous donner un monde entièrement nouveau, mais gratuitement.

Oh ! l'opacité d'être *moi*, au lieu de la légèreté lumineuse de n'être *rien* ! Un jour, l'idée m'est venue soudain : « Si j'avais de moi l'opinion médiocre que les autres ont de moi, quel débarras ! Je serais parfaitement content, parfaitement satisfait de la manière dont je suis traité. Je n'en mérite pas davantage. » Et j'ai éclaté de rire, me croyant tout seul. Un ami, surgi inopinément, m'a regardé curieusement.

« Ils trouvaient grâce aux yeux de tout le peuple. »⁴² Quand donc serons-nous assez humbles pour que cela nous arrive, à nous aussi ?

PRIÈRE

*Seigneur, que je cesse de désirer
une place parmi mes amis,
une activité reconnue par eux,
une parole écoutée par eux,
un apport reçu par eux.*

*Que je cesse de prétendre
leur donner quelque chose.*

*Mais simplement, Seigneur,
qu'ils désirent mieux ce qu'ils désirent déjà,
connaissent mieux ce qu'ils connaissent déjà,
qu'ils trouvent ce qu'ils cherchent
et que nous soyons un.*

Pensées d'une femme « Je demande
pour mon mari
la liberté, non tant vis-à-vis des autres, que
vis-à-vis de lui-même. »

« Remettons à Dieu plus totalement tout
ce que nous trouvons, devenons, faisons. Si
nous sommes sans peur et sans ambition,
notre valeur sera doublée. Notre action doit
être moins un effort qu'un rayonnement. »

« Sachons attendre les choses avec foi. Ne
les forçons pas. Soyons royaux et assurés
dans ce que Dieu nous a montré. Inutile de
nous permettre des scrupules et des peurs. »

« **Considérons comme certaine notre union avec nos amis, comme certain notre rendement pour le Royaume de Dieu. Ouvrons sans cesse portes et fenêtres ; laissons l'air circuler. Notre attitude ouverte ouvrira le cœur des autres. »**

« **Aimons tous nos amis avec naturel, humilité, et radicalement. Nous sommes dans cette lutte avec eux, mais profondément libres, sur notre propre terrain. Au fond, c'est ce qu'ils attendent de nous. Plus on est libre des hommes, plus on est près d'eux. »**

« **MARTHE, MARTHE, TU T'INQUIÈTES ET TU T'AGITES POUR BEAUCOUP DE CHOSES ; UNE SEULE CHOSE EST NÉCESSAIRE. MARIE A CHOISI LA BONNE PART, QUI NE LUI SERA POINT ÔTÉE.**»

(Luc 10, 41-42.)

La liberté de celui qui aime

« Si l'on te force à faire un mille, fais-en deux ! »
(Matthieu 5, 41.)

Jésus fait sans doute allusion à la corvée : un fonctionnaire romain avait le droit d'obliger un Juif à porter un fardeau sur un parcours donné. Le premier mille peut donc être imposé. Mais le second ?... Le second est offert librement, gracieusement, avec un grand sourire ! Et cet acte transforme toute la situation.

« La liberté est avant tout quelque chose que l'on donne aux autres », m'a dit un jour un ami. Ce fut pour moi un trait de lumière, perçant le brouillard où je me trouvais alors, écrasé par des circonstances que je trouvais injustes.

L'amour, même divin, reste enfant de bohême : il est dynamisme et mouvance. On ne peut le classer, le prévoir, l'embrigader, le règlementer, car « il excuse tout, il croit tout, il espère tout, il supporte tout ». ⁴³ Il est libre. Arrivé à maturité, il ne connaît ni dépression, ni inquiétude, ni direction anxieusement cherchée, mais seulement une sereine et totale liberté.

« Tu aimeras. » C'est le contraire de la fascination. Celui qui aime ne peut plus être désarçonné. Le médecin et l'infirmière ne sont pas choqués par l'état du blessé. « Tu

aimeras. » L'amour est le suprême sacrifice, mais il est aussi, pour celui qui aime, la suprême protection.

C'est en ce sens que Maître Eckhart a pu écrire ce paradoxe : « Celui qui souffre par amour ne souffre pas, car toute souffrance est oubliée. »

Mais si je veux aimer vraiment, c'est le fond de mon être qui doit changer. Non pas seulement mon imagination, ma sensibilité, mes émotions, ma « bonne volonté », si égoïste en somme, mais ma volonté. Non pas seulement les enveloppes de mon moi, mais moi, mon dur noyau.

Qui arrêtera celui qui ne demande qu'à aimer ? et qui ne réclame d'autre récompense que d'aimer davantage ?

Si je donne la liberté, je l'aurai moi-même.

PRIÈRE D'UNE FEMME

*Je demande pour mon mari
une perception toute fraîche de ses amis,
pour qu'il les porte dans la prière.
Je demande pour lui une passivité
et un abandon, beaucoup plus grands,
et aussi une confiance beaucoup plus entière
en Tes intentions.
Qu'il soit délivré. Je le demande.*

Les difficultés des autres « Tu aimeras ton prochain comme toi-même. » (Lév. 19, 18.)

« Si vous arrivez à la certitude que vos voisins vous sont apparentés de si près... que si vous ne leur faites pas confiance, vous n'avez pas non plus confiance en vous-même, vous sentirez naître en vous un étrange pouvoir. »⁴⁴

Alors n'aurai-je pas confiance dans les autres, même s'ils ont leurs difficultés et leurs travers ?

Au fond de l'orgueil qui opprime, il y a toujours une voix qui implore, criant : « Aie pitié de moi, laisse-moi continuer à t'opprimer, autrement il ne me restera plus rien ! »

Au fond de l'esprit de supériorité, il y a un terrible sentiment d'infériorité : « Laisse-moi me montrer supérieur, autrement il ne me restera plus rien ! »

Au fond de la propre justice clame la mauvaise conscience : « Laisse-moi avoir raison, autrement il ne me restera plus rien ! »

Ceux qui veulent nous imposer leur volonté sont tout simplement des bébés spirituels, qui crient pour avoir à manger. Toute exigence imposée à un autre est une demande de nourriture.

Si tu appliquais un peu de ta largeur, de ta générosité, de ta bonne humeur, de ton indulgence aussi, à ces amis que tu imagines plus grands que toi, plus occupés, plus riches, plus dynamiques... tu pourrais les soutenir, les élargir, les aérer, les rafraîchir. Quels vastes horizons alors, pour toi, et quel réconfort, pour eux, car ils ont besoin de toi.

Avez-vous déjà vu des jeunes gens sérieux, dynamiques, qui ne jugent pas leurs aînés ? Pas moi. Ces jeunes gens seraient indignes de leur vocation s'ils ne voulaient pas faire mieux que moi. Or, entre vouloir faire mieux et croire faire mieux, le pas est si petit !

Mes amis, « eux aussi, ne vivent que d'espérance ; eux aussi sont désolés de n'être que ce qu'ils sont ; eux aussi souffrent et, comme toute la création, ils sont tout tendus dans l'attente de cette manifestation des fils de Dieu ». ⁴⁶

Mes amis aussi font le mal qu'ils ne veulent pas, et ne font pas le bien qu'ils veulent. Eux aussi sont trahis par leurs actes, leurs paroles, leur « nature ». Eux non plus n'arrivent pas à créer autour d'eux l'atmosphère qu'ils souhaiteraient, à exprimer le dixième de ce qu'ils voudraient dire. Chacun a mal d'une vision qu'il diminue, d'un rêve qu'il trahit et salit malgré soi, et que les autres ne peuvent comprendre.

Mes amis aussi s'obstinent sur un objectif. Je ne suis pas le seul à le faire. Comme moi, ils voudraient avoir déjà atteint le but. Et comme moi, ils pensent à l'aide de formules, de recettes qu'ils voudraient appliquer à tout le monde pour se convaincre qu'elles sont justes ! Comme moi, ils prétendent connaître les solutions, et comme moi ils embrouillent tout, en essayant de prouver qu'ils ont raison.

Ce pauvre être sociable, mais lâche, impur, en butte à mille tentations, avouables ou non, et prêt à vendre sa vérité intérieure pour rester avec les autres et jouir d'un peu de chaleur : je le suis, et mes amis le sont.

Ce jongleur superficiel et vaniteux, qui manœuvre adroitement dans la société, mais qui, du fait même de ses succès, ne croit plus à la sincérité des autres, et s'en veut à mort d'être ce qu'il est : je le suis et ils le sont.

Ce brutal, hypnotisé par sa petite ambition mesquine, et qui écrase ce qui est autour de lui sans même s'en rendre compte : je le suis, et ils le sont.

Cet intellectuel orgueilleux, si bien isolé dans ses abstractions froides qu'il n'arrive plus à retrouver un contact chaud et amical avec les hommes : je le suis et ils le sont.

Ce malgracieux, qui s'en veut d'être amer, égoïste, grincheux, et qui a soif d'affection, de tendresse, même s'il ne sait plus en donner lui-même : je le suis et ils le sont.

Ce fuyard de la vie, qui s'est mis à l'abri dans un petit milieu artificiel et protégé, où il existe à bas bruit, mais qui garde de la vie une profonde nostalgie, et qui se méprise... : je le suis et ils le sont.

Cela, tout cela, je le suis et ils le sont: nous le sommes tous. Alors, puisque *tous* nous sommes ce manœuvre, ce « coolie », tout en sueur sous son fardeau, puisque *tous* nous sommes cet être angoissé, triste et « blet », qui n'est plus digne, plus « valable », puisque *tous* nous sommes cet être qui a raté sa vocation, mais qui pourtant voudrait encore tellement vivre et réaliser une destinée, oh ! cessons de nous heurter, de nous blesser encore davantage, et aimons-nous les uns les autres ! Osons-le !

La liberté des autres Même le dictionnaire latin m'apprend à aimer : j'y trouve que *credere*, dont le sens usuel est « croire », signifiait à l'origine « donner son cœur ». ⁴⁰

Pendant cinq ans, j'ai dirigé une petite école où des jeunes gens, qui avaient décidé sur le tard de faire des études, essayaient de combler de grosses lacunes. Le jour où cette école s'ouvrit, un homme de trente ans, entré chez moi comme élève à contre-cœur,

me demanda un exemplaire du règlement de la maison. « Il n'y en a point », lui répondis-je. Ce fut décisif. Il fut bouleversé... et conquis.

Quelques années plus tard, un autre élève me dit : « Cette liberté dans laquelle mes camarades et moi avons vécu a été pour nous un maître bien plus exigeant et efficace que tous les règlements que vous auriez pu faire. »

Avant leurs batailles, nos ancêtres criaient parfois cette devise, devenue depuis lors un dicton bien tristement galvaudé : « Chacun pour soi et Dieu pour tous ! » Péguy fait remarquer que ces mots étaient à l'origine pleins de beauté et de foi ; ils voulaient dire : « Que chacun attaque droit devant soi, et Dieu s'occupera de tous. » Si je respecte la vocation de mon prochain, si je le laisse « attaquer » droit devant lui, sans être trop pressé de lui dire : « Tu te trompes, mon ami », alors Dieu s'occupera de tous. D'ailleurs, c'est peut-être moi qui me trompe !

« Un homme ne peut faire qu'une seule grande découverte, écrit G. K. Chesterton, c'est qu'il existe d'autres personnes à côté de lui. »

Et Jung écrit de son côté : « Une des plus grandes découvertes que l'on puisse faire, c'est que les *autres* sont vraiment *autres*. » Or, s'ils sont autres que moi, ils sont libres

de moi : je suis incapable de juger « à leur place », puisque je ne « suis » pas eux. Tout ce que je puis faire, c'est de répandre autour de moi une atmosphère de sincérité, de pureté et de désintéressement, où les autres puissent prendre honnêtement *leurs* décisions d'hommes libres.

Peu avant sa mort, sainte Catherine de Sienne écrivait dans son testament spirituel : « Il ne faut pour aucune raison, quelle qu'elle soit, juger les actions des créatures ou leurs motifs. Même si nous voyons que c'est véritablement un péché, nous ne devons pas prononcer de jugement là-dessus, mais éprouver de la compassion sainte et sincère, et l'offrir à Dieu avec une prière humble et dévote. »

Je vais donc accepter cette « altérité » des autres, ce fait qu'ils sont autres que moi, et qu'ils ont même le droit de l'être. Qu'ils soient donc vraiment eux-mêmes, respirant l'air de Dieu à leur propre façon et non à la mienne !

La liberté est sans doute la plus grande chose que je puisse donner aux autres. Je voudrais qu'auprès de moi ils se sentent absolument à leur aise, compris, en confiance, libres d'être eux-mêmes sans le moindre mensonge. Si j'ai ce don-là, ils oseront me confier ce qu'ils n'ont jamais confié à personne. Alors, j'aurai beau me croire peut-être un pauvre hère, j'aurai le don suprême, et je serai riche, riche sans mesure.

Mais pour cela je dois être moi-même d'une limpidité parfaite, sans la moindre prétention, au sens étymologique du mot, c'est-à-dire sans rien « tendre devant moi » pour masquer ce que je fais.

Je ne dois avoir aucun plan rigide, à propos des choses, car celles-ci n'existent que pour les hommes, qui sont libres et beaucoup plus importants qu'elles.

Je ne dois m'obstiner dans aucune discussion, même si je suis sûr d'avoir raison. A quoi bon avoir raison ? Cela prouverait tout au plus ma grande sagesse, mais cela me ferait perdre des amis.

Je ne dois pas non plus imposer à un autre *mon* idée de ce qu'il doit faire. Autrement j'affaiblis quelque chose de très précieux : la voix de Dieu en lui, lui disant aussi ce qu'il doit faire, mais tellement mieux que moi.

Ne serait-ce pas pour cela que Jésus a dit avec tant de sévérité : « N'appellez jamais votre frère : insensé » ?⁴⁷ C'est-à-dire : ne détruisez jamais la faible lumière intérieure qu'il a pour se diriger, son intuition personnelle du Sens de la vie. Détruire cela, ce serait comme de lui crever les yeux.

Le père de l'Enfant prodigue souffre autant de son autre enfant, le fils aîné. L'aîné non plus ne se développe pas normalement : plus il se tue au travail, plus au fond, comme son frère, il dilapide le patri-

moine, car par sa dureté il tourne le cœur des ouvriers contre leur Patron. Or, « le respect et la gratitude de nos voisins », n'est-ce pas là la richesse la plus vraie, et même la seule qui tienne en temps de crise ?

L'être des autres Une petite fille devait traverser la cour d'une ferme, où un chien aboyait furieusement. Pour se donner du courage, elle se mit à prier. La pensée lui vint soudain : « Dieu aime aussi le chien. » Elle se calma, le chien se calma, et elle passa.

Je dois aimer les autres comme j'ai été aimé. Les aimer dans leur « nature », ce qui signifie étymologiquement, dans leur naissance, dans leur devenir, dans le jaillissement de leur vocation.

Je dois donc les aimer humblement, dans le respect de leur être. Et même si je crois avoir quelque chose à leur pardonner, je dois leur pardonner humblement, comme quelqu'un qui, lui aussi, a des choses à se faire pardonner. Je ne puis pardonner sans descendre du piédestal où je remonte constamment. Autrement mon « pardon », même bien intentionné, même généreux, humiliera et fera du mal. Car il diminuera l'être de mon frère. Dieu aussi a dû descendre pour me pardonner.

*Bleus ou noirs, tous aimés, tous beaux,
Des yeux sans nombre ont vu l'aurore...*

S'est-on assez moqué de ces vers ! Pour-
tant Sully Prudhomme avait entrevu là
quelque chose de l'ampleur de l'amour di-
vin. Tous les hommes ont été aimés par une
maman, et tous ont été trouvés beaux par
elle; donc *tous* sont nécessaires. Dieu ne
saurait se passer de la présence ni même de
la sagesse d'un seul, fût-il le dernier.

« Vois-tu de mauvais œil que je sois bon ?
Je veux donner à *ce dernier* autant qu'à
toi », lisons-nous dans une parabole de
Jésus.⁴⁸

A ce dernier (« Unto This Last ») est pré-
cisément le titre d'un livre écrit par Ruskin
au siècle passé sur la justice sociale. Ce livre
tomba entre les mains d'un jeune avocat hin-
dou, qui passa toute une nuit de voyage à
le lire dans le train. Cette lecture détermina
sa vocation. Ce jeune hindou devint le
Mahâtma Gandhi, Gandhi la grande âme.

L'amour divin coïncide avec chaque âme
humaine. « Quand vous avez fait ces choses
à l'un de ces plus petits de mes frères, dit
Jésus, c'est à moi que vous les avez faites. »⁴⁹

La propagation de la vie La vie divine est absolue. Or, étymologiquement, absolu signifie détaché, abrupt. Aussi l'absolu ne peut-il jamais, à proprement parler, se transmettre d'un homme à l'autre, et encore moins être imposé ou même enseigné.

La vie divine ne se propage que par « réaction en chaîne », c'est-à-dire re-production, ré-engendrement, res-saut, re-jailissement, re-bondissement, re-surgissement, révolution, re-naissance. Il y a toujours, au passage d'un homme à l'autre, cette fameuse syllabe *re-*, qui est la syllabe par où s'insère la liberté !

Sans doute, la vie passe d'un homme à l'autre, mais c'est toujours un pur miracle, spontané, imprévu, imprévisible même, une explosion neuve, unique en son genre, fraîche et originale. Car la vie ne passe que par des libertés. Tout effort l'arrête, qui veut forcer sa propagation.

Ce Dieu touche les cœurs lorsque moins on y pense déclare Polyeucte à sa femme Pauline. Moi aussi, comme Polyeucte, je dois laisser mes amis libres de choisir leur fin dernière. Dieu leur parle à eux avec autant de vérité qu'à moi.

« Dieu, dit Socrate, est simple, il est sincère, dans ses actes et dans ses paroles, il ne se transforme pas, et ne trompe personne. »⁵⁰

**La foi
des autres**

« Quand tu pries, tu ne pries
jamais seul : tous les autres
hommes sont à genoux à côté
de toi. » (Luther.)

*Mon frère se courbe, dit Kabir⁵¹,
Devant la pierre, le bronze, comme un païen,
Mais dans sa voix j'entends l'accent
De mon aspiration sans réponse.
Son Dieu ? Il est celui qu'a voulu son destin ;
Mais sa prière est mienne, elle est du monde entier.*
(Kipling.)

Dans une leçon de religion, donnée dans un lycée de l'Inde, je m'efforçais un jour de démontrer à ma classe la supériorité du christianisme sur les autres religions, qui étaient celles de la majorité de mes élèves ! Un jeune musulman, très timide d'ordinaire, se leva : « Jésus n'a-t-il pas dit, fit-il remarquer tout ému et vibrant : « Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon Père ? »⁵²

Aujourd'hui, je n'essayerais plus de démontrer la supériorité du « christianisme ». Non, mais j'essayerais de vivre ma foi chrétienne encore plus sincèrement et simplement : là, presque tous les non-chrétiens seraient d'accord ! Et je croirais beaucoup plus ardemment à la valeur de ce que chacun — quelle que soit sa religion ou sa non-religion — essaie d'exprimer.

« Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon Père. » Plusieurs demeures, c'est-à-dire plusieurs vocations, plusieurs

destinées, et un très vaste amour divin pour tous, diversifié pour tous, pain rompu pour tous et vin répandu pour tous.

Un jeune homme de Bombay, non chrétien, me dit un jour : « Pendant une année, j'ai été rebroussé lorsque quelques-uns de nos amis communs parlaient de la Croix du Christ. Je pensais que c'était un dogme réservé aux chrétiens. Mais, ajouta-t-il, j'ai fait une grande découverte : quand Jésus est mort, il n'y avait pas de chrétiens ! Cela veut dire qu'il n'est pas seulement mort pour les « chrétiens », il est mort pour tous les hommes ! » C'était là sa grande découverte.

« Quand j'aurai été élevé de la terre, j'attirerai tous les hommes à moi. »⁵³ Le Christ n'attire-t-il pas aujourd'hui des hommes de toutes religions, d'une façon toute nouvelle?

PRIÈRE

*Seigneur, que nous soyons lavés de tout jugement
les uns sur les autres,
de toute critique, même tacite,
que nous soyons entièrement simples et joyeux,
ouverts et gais.*

*Seigneur, apprends-nous à prier ensemble
avec une ferveur constante et croissante,
joyeuse,
avec du souffle,
comme des coureurs entraînés,
qui savent courir longtemps.*

« Arrêtez et sachez que je suis Dieu. »
(Psaume 46, 11.)

« Eternel, tu me sondes et tu me connais,
Tu sais quand je m'assieds et quand je me lève,
Tu pénètres de loin ma pensée ;
Tu sais quand je marche et quand je me couche,
Et tu pénètres toutes mes voies.
Car la parole n'est pas sur ma langue
Que déjà, ô Eternel, tu la connais entièrement.

... ..

Sonde-moi, ô Dieu, et connais mon cœur !
Epreuve-moi, et connais mes pensées !
Regarde si je suis sur une mauvaise voie,
Et conduis-moi sur la voie de l'éternité ! »
(Psaume 139.)

« Il est la lumière de toutes les lumières,
Et il est lumineux par delà les ténèbres de notre
ignorance.
Il est la connaissance, et l'objet de la connaissance.
Il siège dans le cœur de tous. »
(Bhagavad Gita.)

« La lumière intime est bien loin
Des louanges et des reproches ;
Comme l'espace elle est sans limites.
Elle est pourtant ici même, en nous,
Sereine et pleine à jamais.

En la pourchassant, tu la perds ;
Tu ne peux la saisir, ni la fuir :
Tu ne peux ni l'un ni l'autre,
Mais elle poursuit son chemin.

Tu es silencieux : elle parle ;
Tu parles, et elle est muette.

L'amour, vaste porte, est ouvert,
Sans obstacle devant lui. »

(Yung Chia Ta-Chih.) ⁵⁴

« Purifie ton cœur, afin qu'il soit
Le vase de Son silence. » (Pensée islamique.)

« Attention : Dieu est engendré en nous lorsque
toutes les puissances de notre âme, liées et prison-
nières, s'affranchissent, et que s'établit un tran-
quille silence de toute intention, et que notre cons-
cience ne nous tourmente plus. »

(Maître Eckhart.)

« Quand tu es parmi les hommes, oublie ce que
tu vois ou entends, et tiens-toi seulement à ce qui
s'est révélé à ton être intérieur. »

« Demeure en toi-même. L'occasion d'autres
choses prend les allures de la nécessité, mais ce
n'est qu'un prétexte. » (Suso.) ⁵⁵

« Dieu n'a point de langage : il est l'essence du
silence, et ceux-là seuls qui s'approchent de lui en
silence seront entendus et recevront une réponse. »

(Francisco de Osuna.) ⁵⁶

« Verse en silence la rosée de ton calme,
Que tous nos efforts cessent ;
Ote à nos âmes leur tension,
Que nos vies apaisées confessent
La beauté de Ta paix.

Que ton silence enveloppe tout,
Paroles, actions, tout ce qui noie
Le doux murmure de ton appel.
Que sans bruit ta grâce descende
Comme jadis ta manne. »

(John Greenleaf Whittier.) ⁵⁷

« Le monde entier sortirait-il de ses gonds que jamais l'universalité de l'âme obscure ne s'en trouverait morcelée. Au contraire, plus les crevasses de la surface se multiplient et s'agrandissent, plus dans les profondeurs s'affermir la force de l'Un. »

(C. G. Jung.) ⁵⁸

« Vous savez toutes les réponses, vous parlez jusqu'à en devenir violets... mais vous n'écoutez pas, et alors rien ne se passe... »

(Frank Buchman.)

Le silence nécessaire Ce chapitre semblera-t-il obscur ?

Peut-être. Cependant l'homme d'aujourd'hui doit, pour progresser, déborder de certains cadres de pensée qui ne lui semblent clairs que parce qu'habituels.

Péguy écrivait : « Il y a des intellectuels partout, et des intellectuels de tout. C'est-à-dire : il y a une immense tourbe d'hommes... qui pensent par idées toutes faites... et une immense tourbe de « chrétiens » qui répètent machinalement les paroles de la prière. » ⁵⁹

Or, l'heure actuelle exige une qualité de pensée neuve, capable de nous unir tous organiquement, nous de toutes les races et de toutes les traditions, une pensée qui donc, parce que neuve, doit forcément revêtir une expression paradoxale. Il est nécessaire que

notre raison soit déconcertée. Ainsi seulement arrivera-t-elle à saisir une *réalité* plus universelle et plus profonde.

Cette réalité, nous essayons en vain de la circonscrire dans quelques formules auxquelles nous nous raccrocherons plus tard, quand elle viendra à nous manquer. Nous notons d'elle tout ce que nous pouvons, mais elle nous échappe constamment :

*En la pourchassant tu la perds,
Tu ne peux la saisir, ni la fuir.*

En effet, elle est ineffable. Elle ne se perçoit que dans le silence.

Cependant le danger que nous courons tous devient si pressant que le silence intérieur, jadis peut-être le luxe de quelques-uns, est devenu indispensable à tous. Tous les hommes sont menacés d'anéantissement : tous donc doivent parvenir ensemble à la connaissance d'une Pensée surhumaine, qui seule peut nous sauver en nous indiquant le chemin à suivre.

Une seule chose importe donc aujourd'hui : mettre à la disposition du premier venu, de l'homme « ordinaire », qu'il se dise chrétien, marxiste, musulman, hindou, bouddhiste, peu importe, un secret, longtemps le privilège de quelques initiés, mais résumé récemment en cette phrase lapidaire :

Quand l'homme écoute, Dieu parle.

**Le silence,
une écoute**

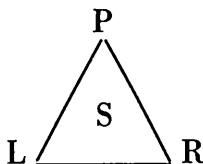
Le silence est essentiellement écoute, écoute de Dieu.

Il n'est donc pas lecture d'un livre sacré.

Il n'est pas une prière où l'on parle constamment à Dieu, sans lui donner le temps de répondre.

Il n'est pas réflexion logique, même mise sur le papier.

Ces trois activités : lecture, prière parlée, réflexion préparent le silence, elles nous mettent dans l'état d'âme propice pour qu'il apparaisse, avec ses révélations, elles l'induisent, mais elles ne sont pas lui. Elles sont comme les trois sommets d'un triangle qui le circonscrirait, mais dont il serait le centre.



Le silence ne fait donc qu'une chose : il écoute.

a) Pour cela, il faut tout d'abord qu'il soit accepté comme silence et comme écoute.

C'est là que se trouve, pour beaucoup de personnes, le premier obstacle. Elles ont littéralement peur de rester tranquilles, peur du vide, peur du rien, peur qu'« il ne leur vienne rien » ! Le beau malheur, après tout, s'il ne leur « venait rien » ! Et puis après... ?

Toutes sortes d'activités originales et créatrices n'ont-elles pas leur point de départ dans cette acceptation d'un manque ? L'apprenti nageur ne doit-il pas accepter de ne plus avoir sous lui une base solide, un tabouret, par exemple ?

De même, l'homme qui essaie de faire le silence, non seulement des paroles, mais des pensées, accepte « qu'il ne lui vienne rien », du moins rien d'intéressant de son point de vue, quoique cela puisse être fort intéressant du point de vue de Dieu et des autres.

Témoin cette brave dame qui avait accepté de faire l'essai du silence avec ses deux fils. Le seul mot qui lui fût venu était le mot « pudding », très peu intéressant, de son point de vue à elle. Mais ce mot intéressa vivement ses deux fils : il déclencha une conversation qui révéla qu'elle leur donnait trop peu à manger, et que c'était au fond sa conscience qui parlait !

b) Pour être efficace, le silence doit être observé avec foi : l'homme silencieux présente une chaleur, un home spirituel, une racine intérieure, une intimité dans laquelle il doit descendre, et qui est *Dieu* pour lui.

c) Après un moment — bref ou long, peu importe — l'homme silencieux se sent en communion avec Dieu et reçoit des directives qui orientent sa vie. La vérité reçue ainsi dans le silence intérieur est plus efficace en lui que n'importe quelle phrase lue

dans un livre ou entendue d'un homme, car cette vérité est sienne.

Ce fait apparaît avec une netteté remarquable chez les enfants. Chacun sait qu'il faut souvent leur répéter une chose cent fois pour que, finalement, ils prennent l'habitude de la faire. Mais tout autre est l'attitude de l'enfant lorsqu'il a reçu une vérité dans son propre silence. Elle est alors sienne. Il la prend au grand sérieux, parce qu'elle lui est venue à lui tout seul, sans l'intervention de papa, de maman ou du maître.

Une institutrice de Lausanne avait coutume de se recueillir avec sa classe, dont le pire élève était un certain Georges. Un jour, la mère de Georges rencontre l'institutrice et lui dit : « Qu'avez-vous fait à mon garçon ? Il est devenu si gentil, il balaie l'escalier, essuie la vaisselle, il fait tout pour m'aider. »

Quelque temps après, l'inspecteur scolaire fait, dans cette classe, une visite inopinée. Il entre juste au moment où la classe se recueille. Il fait signe à l'institutrice de laisser le silence se prolonger. Le moment de recueillement terminé, elle lui dit : « Monsieur, jusqu'ici Georges refusait de vous montrer ses cahiers tant ils étaient affreux. Demandez-les lui maintenant. » L'inspecteur regarde ces cahiers, dont la tenue est parfaite. « Qu'est-ce qui t'est arrivé, Georges ? » demande-t-il. Georges est frémissant, pourpre. Tout à coup il lâche, de l'air bougon du timide qui se lance : « J'écoute Jésus ! »

Le silence Elie, le prophète de l'Eter-
du prophète nel, a fait égorger quatre
 cents prophètes de Baal,
croyant ainsi plaire à Yahvé. Il encourt la
colère du roi Achab et il s'enfuit au désert.⁰⁰

« Là il demanda la mort en disant : C'est assez ! Maintenant, Eternel, prends ma vie, car je ne suis pas meilleur que mes pères ! » Dieu lui donne une première réponse : « Mon enfant, mange, bois, dors ! » Puis Elie fait quarante jours de marche jusqu'à la montagne de Dieu, en Horeb.

« Il entra dans la caverne et il y passa la nuit... L'Eternel dit : Sors, et tiens-toi dans la montagne devant l'Eternel. Et voici l'Eternel passa. Et devant l'Eternel il y eut un vent fort et violent... L'Eternel n'était pas dans le vent. Et après le vent, ce fut un tremblement de terre : l'Eternel n'était pas dans le tremblement de terre. Et après le tremblement de terre, un feu : l'Eternel n'était pas dans le feu.

» Et après le feu, un murmure doux et léger : quand Elie l'entendit, il s'enveloppa le visage de son manteau, il sortit et se tint à l'entrée de la caverne. Et voici, une voix lui fit entendre ces paroles : ...Tu oindras Hazaël pour roi de Syrie ; tu oindras aussi Jéhu ... pour roi d'Israël ; et tu oindras Elisée ... pour prophète à ta place ... et je laisserai en Israël sept mille hommes, tous ceux qui n'ont point fléchi les genoux devant Baal. »

Le silence du prophète a trois caractéristiques : il purifie ; il fortifie ; il oriente.

a) *Il purifie :*

Sans en être bien conscient, Elie a péché : « il n'est pas meilleur que ses pères. » Certes, « il a déployé son zèle devant l'Éternel », mais c'était un zèle impur, amer, haineux. La violence du prophète est symbolisée par l'ouragan, le tremblement de terre, le feu : l'Éternel n'est pas en eux. Voilà la première révélation que reçoit Elie : celle d'une purification nécessaire.

b) *Il fortifie :*

Notons d'abord la bonté de Dieu pour ce pauvre homme fatigué, assoiffé, affamé : « Bois, mon enfant, mange, dors. » Et même : « Rebois, remange, redors ! »

Puis, en Horeb, quarante jours plus tard, il se fait « un murmure doux et léger », qui pénètre Elie jusqu'au fond de l'âme. C'est un tournant dans sa vie. Il ne sera plus jamais le même barbare violent, et il se sent un courage nouveau pour l'avenir.

c) *Il oriente :*

Viennent trois directives très claires : « Tu oindras trois hommes qui seront les

clés de la nouvelle situation : un roi de Syrie, un roi d'Israël et un prophète pour te succéder et continuer ton œuvre. »

Vient aussi une révélation réconfortante : « Tu te crois seul. C'est faux. Vous êtes sept mille ! » ⁶¹

Le silence purifie Inévitablement, l'homme qui commence à faire silence en lui prend conscience d'un certain nombre de choses désagréables.

Si j'essaie de détendre mon corps, je prends conscience d'un certain nombre de tensions ; et si j'essaie de détendre mon âme, j'y prends aussi conscience d'un certain nombre de tensions, qui sont de deux ordres : des rapports faussés avec d'autres personnes, et des rapports faussés avec moi-même.

a) *Rapports faussés avec d'autres personnes.* Si je fais silence en moi, je pense à des gens que j'ai trompés (en paroles ou sans paroles), que j'ai volés (en leur prenant ce qui leur appartenait, ou simplement en ne leur donnant pas ce que j'aurais pu) ; que j'ai offensés (en leur parlant durement, alors que ce n'était pas nécessaire, ou simplement en les négligeant).

Bref, je découvre que j'ai une quantité de rapports humains à rétablir. Inutile de vouloir faire beaucoup d'expériences ultérieures dans les arcanes du silence tant que cela n'est pas réglé !

Si j'ai offensé quelqu'un, je n'ai ni paix ni cesse que je lui aie demandé pardon. Une fois la décision de le faire prise, oui, je peux continuer ma méditation créatrice !

Il y a vingt-cinq ans, la pratique du silence matinal, observée pendant quelques semaines, me fit prendre conscience du fait que ma déclaration de fortune n'était pas véridique. Ce fut une expérience assez désagréable. Sur ces entrefaites, je reçus une invitation à aller à Genève présider une réunion dont le thème devait être « L'honnêteté absolue ».

Conséquence : trois ou quatre lettres à écrire aux différentes communes que j'avais habitées pendant les années précédentes. Seule la dernière, Lausanne, réagit. Je payai ce que je devais, sans amende d'ailleurs, et je me sentis le cœur beaucoup plus léger.

Des centaines de personnes firent de même. L'Etat de Vaud, encouragé par ces rentrées d'argent au trésor public, promulgua deux amnisties fiscales successives... pour favoriser ce mouvement... d'opinion.

Longtemps après, un négociant français, ayant eu vent de ces faits, décida de faire de même et paya 16 millions français au fisc de la République.

b) *Rapports faussés avec moi-même.* Si je fais silence en moi, je prends tout particulièrement conscience de mes projections : sentiments d'amertume, antipathies contre des parents, des collègues, des institutions, des nations. Résultat : une quantité de choses à mettre au point.

Six semaines de silence matinal me firent aussi sentir que rien de ce que j'avais fait jusqu'alors n'avait été pur d'ambition et d'orgueil. Et comme, précisément par orgueil, je ne voulais pas accepter cela, je me sentais désespéré de ce qu'un homme aussi intéressant que moi en fût arrivé là. Conflit intérieur.

Un vieux sage, à qui je m'en ouvris, m'en tira. Il me parla et surtout m'écouta si gentiment que son accueil fut désormais pour moi un symbole de l'accueil de Dieu lui-même : rien en moi ne l'étonnait. Pas de gronderie, pas de sermon. Certes, il désapprouvait le mal, mais il acceptait l'homme, le pécheur. Ce fut pour moi une révélation de l'amour de Dieu. Dès ce jour-là, le but de ma vie fut d'essayer de faire pour d'autres ce qu'on avait su faire pour moi.

Malheureusement, ce travail de purification est à peine ébauché. Pourquoi encore tant de choses mauvaises en moi, que je ne sais pas voir ? Tant d'erreurs, d'infidélités, d'omissions, de faiblesse, d'impureté... et surtout cette rage d'être encore « bon », à la hauteur, en règle, impeccable, cette rage de

pharisien ? C'est que la chaude lumière de la vérité ne m'éclaire pas encore constamment du dedans, comme une lampe dans une chambre.

Un jour, la pensée m'est venue brusquement : « Si j'avais de moi l'idée médiocre que les autres ont de moi, je serais parfaitement heureux ! » Et j'ai éclaté de rire. Si je me voyais comme je suis, les jugements des autres ne me pourraient plus rien : car les miens sur moi-même seraient tellement plus sévères.

Le silence fortifie Le silence de celui qui a relu les promesses de Dieu, qui les a méditées, qui a prié avec toute la foi qu'il a pu rassembler en lui-même, ce silence fortifie. Cela, c'est si évident, c'est tellement l'expérience de toutes les religions que je suis embarrassé d'en donner un exemple parce qu'il y en a trop.

Que le silence — ce silence-là — fortifie, mais c'est une expérience que chacun peut faire et refaire à chaque minute !

« Le temps me manquerait », dit l'auteur de l'épître aux Hébreux, qui vient de citer les exemples des grands protagonistes de la foi d'Israël, « le temps me manquerait pour

parler de Gédéon... de David, de Samuel et des prophètes, qui, par la foi, vainquirent des royaumes, exercèrent la justice, obtinrent des promesses, fermèrent la gueule des lions, éteignirent la puissance du feu, échappèrent au tranchant de l'épée, guérèrent de leurs maladies, furent vaillants à la guerre, mirent en fuite des armées étrangères... » ⁶²

Je me hasarde à donner un pauvre petit exemple personnel, celui qui a le plus marqué dans ma vie. Il y a bien des années, comme missionnaire en Inde, je me trouvais dans une situation inextricable, me semblait-il : des relations tendues avec nos collaborateurs indiens, des finances en déficit, des coupes sombres à opérer dans le budget, des employés à congédier, un travail harassant et en partie vain. J'éprouvais beaucoup d'amertume et de rancune, et surtout un affreux sentiment d'inutilité et d'impuissance.

J'étais couché sur mon lit, après le repas de midi, essayant de combiner une sieste, de rigueur sous les tropiques, avec la recherche de quelques pensées revigorantes pour un comité qui rentrait en séance à 14 heures. La séance s'annonçait pénible.

Lisant ces mots : « Ma grâce te suffit, car ma puissance s'accomplit dans la faiblesse » ⁶³, j'eus soudain un de ces moments de colère libératrice qui ont souvent été décisifs dans ma vie. Je me dis : « Ou bien

c'est complètement faux, ou bien c'est vrai. Mais si c'est vrai, alors cela ne veut certainement pas dire : « Mon garçon, ma grâce n'est peut-être pas grand'chose, mais tu dois t'en contenter ! » Non ! cela veut dire : « Ma grâce inonde, ma grâce comble ! » Je vais prendre cela au mot ! »

Et je le fis. Je devins conscient de mon amertume, de mon orgueil, de ma volonté propre. J'en demandai pardon à mes collègues européens et indiens. Une force nouvelle m'envahit, nous reprîmes courage ensemble, ce fut une vraie détente sans que rien eût changé, semblait-il, dans les circonstances.

Les trois années que je passai encore en Inde, certes pleines de traverses et de défaillances, furent tout de même vécues à un niveau nettement supérieur. J'avais senti la grâce de Dieu.

*En été, le torrent
Desséché dans son lit
S'enfle soudain,
Quoique le ciel soit sans nuages.
Car la pluie est tombée,
Bien au loin, à sa source,
Et le cœur qui défaille
Soudain se gonfle à déborder.
En le voyant on s'émerveille
Ne sachant pas
Que Dieu a fait pleuvoir
Bien au loin, à sa source. ⁶⁴*

Livingstone, au cours d'un de ses voyages d'exploration, se trouvait dans un endroit plein de difficultés et de dangers. Il était très probable que s'il prenait telle route ouvertement, ce qui était son plan, il serait tué. Il avait l'habitude du danger, mais cette fois il hésita. Puis il écrivit dans son journal, le 14 janvier 1856 : « Je lis que Jésus est venu et a dit : « Tout pouvoir m'a été donné, et voici, je suis avec vous tous les jours jusqu'à la fin du monde. » C'est la parole d'un gentilhomme (gentleman), de l'honneur le plus sacré et le plus strict, un point c'est tout. Je ne passerai pas furtivement, ni de nuit, comme j'en avais l'intention. » Et il passa ouvertement.

Le silence oriente « En ce temps-là, Jésus se rendit sur la montagne pour prier, et il passa toute la nuit à prier Dieu. Quand le jour parut, il appela ses disciples, et il en choisit douze, auxquels il donna le nom d'envoyés. »
(Luc 6, 12-13.)

« Ayant été empêchés par le Saint-Esprit d'annoncer la parole dans l'Asie⁰⁵, ils traversèrent la Phrygie... Ils se disposaient à entrer en Bithynie, mais l'esprit de Jésus ne le leur permit pas. Ils franchirent alors la Mysie... Pendant la nuit, Paul eut une vision⁰⁶ : un Macédonien lui apparut et lui fit cette prière : « Passe en Macédoine et viens nous secourir ! » Après cette vision de Paul, nous cherchâmes aussitôt à nous rendre en Macédoine... »
(Actes 16, 6-10.)

« Que ferai-je de ces impulsions que Dieu donne ? Vais-je étouffer l'inspiration ? »
(Alphonse Gratry.)

« La direction de la vie est plus importante que sa perfection, car elle en est le gage. »
(Gaston Frommel.)

Je suis mené par une force surhumaine, direction, protection et signification de ma vie individuelle. Cette force veut non mes aises, ma sécurité humaine, ma gloire, ni même mon salut du point de vue humain, mais sa fin mystérieuse à elle, et ma transformation radicale à cette fin.

Devant cette force, qui constitue le sens même de mon existence, inutile de dire comme les personnages de la parabole : « Je n'ai pas le temps, je viens de me marier, d'acheter un champ, j'ai ma famille, mon vieux père, mon école, mon usine, mon livre à écrire, ma santé, mon repos, ma musique, mon bridge, mon chien, mon chat, mon canari, je n'ai pas le temps ! »

Devant cette force, peu importe que je sois humainement bon ou mauvais, sévère ou indulgent, adroit ou maladroit, sociable ou insociable, équilibré ou fou, reposé ou fatigué, en santé ou malade... pourvu qu'à travers moi vive, non pas moi, mais Lui, le Seigneur caché, de quelque nom que je l'appelle.

L'éternité, je ne vais donc plus la chercher à part, en dehors du temps : car elle est

le temps, l'être même du temps, avec toutes ses « dimensions », tout ce qu'il charrie en lui-même comme évolution créatrice de tout ce qui existe. L'éternité ne sera donc plus pour moi un refuge nostalgique loin du moment présent : mais elle *sera* ce moment présent lui-même, vécu parfaitement, pour Dieu et en Dieu. « N'est-ce pas pour cette heure même que je suis venu ? » dit Jésus.⁶⁷

Le silence observé le matin est une fontaine de rafraîchissement, de vision, de joie et de paix ; une respiration de l'âme, un renouvellement de la perception, une élimination des déchets et des fatigues de l'action pour une action nouvelle, plus grande, plus efficace, plus désintéressée.

Quand je fais silence, « la vie renaît de l'inconscient »⁶⁸. Elle éclate, c'est alors la percée, la trouée, la liberté. De l'inconscient libéré par le silence monte la joie, la force, le goût de vivre et de se donner.

Le silence, c'est l'énergie de fission du moi, l'énergie atomique de l'Esprit.

Je vais laisser le silence transformer tous mes mobiles, et renouveler ainsi dans la liberté chacune de mes relations humaines. Je vais laisser pénétrer la liberté intérieure qu'il donne dans toute ma vie de professeur. Un esprit frais, créateur, beaucoup plus tranquille et riche, pourrait animer mes leçons. Je dois apprendre à « perdre du

temps » avec mes élèves ; souvent, ce temps « perdu » serait du temps gagné.

Le pédagogue qui crie : « Silence ! » ne vit pas le silence, en ce moment-là du moins. Plus je fais du bruit, plus l'Esprit se tait.

Mon action est-elle bruit ? ou bien, harmonisée par le silence intérieur, est-elle musique ? une musique capable de charmer, et de faire que les murs de la Cité nouvelle se construisent d'eux-mêmes, comme jadis ceux de Troie aux accents d'Orphée ?

Mes seuls actes efficaces sortent du silence. Les autres provoquent des réactions qui les annulent.

Le silence unit Qu'est-ce qui m'empêche encore de transmettre aux autres mes trésors les plus précieux, mais les plus cachés ? Ce sont les mots, durs et raidis, que j'emploie sans vivre dans le silence intérieur. Alors je crois savoir, mais je ne sais pas. Et je dis ce que je ne sais pas, ce que je ne pense pas, ce que je ne sens pas. Et rien ne se transmet que de la dureté et de l'amertume. Aucun miracle ne se produit. « Voici ma voix, bruit maussade et menteur. »⁶⁹ Mais dans le silence, tout devient possible.

Un homme, presque un inconnu, vient me voir un jour. Il est très timide, et moi aussi. A la fin de notre entretien, assez quelconque d'ailleurs, je lui propose que nous nous taisions ensemble un moment. Pendant ces quelques minutes, je suis tendu, et lui sans doute encore plus. Le moment se prolonge. Aucune pensée intelligente ne me vient. C'est affreux. Il faut pourtant qu'au départ je lui dise quelque chose d'un peu remarquable ! Pour finir, renonçant, je lui dis : « Je suis désolé, mais pendant ces longues minutes, je n'ai eu aucune pensée qu'il vaille la peine de mentionner. Et vous ? » — « Moi non plus », répondit-il, et il ajoute aussitôt d'une voix toute pénétrée d'émotion : « Mais vous savez, ces moments de silence sont importants. » Cette expérience scella notre amitié et fut pour cet homme un point de départ.

L'aumônier d'une prison parle à un condamné. Celui-ci est amené à reconsidérer sa vie, mais rien de décisif ne se passe. Un jour, après avoir beaucoup parlé, le pasteur lui propose un moment de silence... et le miracle se produit : le condamné donne sa vie à Dieu. Quelques minutes plus tard, lors d'une réunion tenue à la prison, il raconte son expérience à ses camarades en ces termes : « Monsieur W. a cessé de parler... et j'ai donné ma vie à Dieu ! »

Depuis bien des années, un problème de frontières et de minorités séparait l'Allemagne et le Danemark à propos du Schleswig-Holstein. Il semblait sans issue. Or, deux hommes, le ministre des affaires étrangères danois et un membre du gouvernement fédéral allemand avaient l'habitude de faire silence chaque matin. Ces deux hommes décidèrent de se rencontrer et de se recueillir ensemble. En cinq heures, ils arrivèrent à un accord satisfaisant pour les deux parties, et qui fut ratifié par les parlements des deux pays.

**Le silence,
présence
de Dieu**

« Je suis le silence des choses secrètes, et le savoir de celui qui sait. »
(Bhagavad Gita.)

Le silence est total, il va partout, il dit tout, il descend au fond de l'être et exige ce fond. Il est essence, il est salut. Il est pour tous et en tous. Chacun y retrouve sa maison, sa racine. « Il nous parle à chacun, dans notre langue, des merveilles de Dieu. »⁷⁰ Chacun y est fondé à nouveau dans sa réalité propre.

Dans le trouble, je dois percevoir ce qui n'est pas troublé : le fond des choses, immobile et serein.

Tout ce qui se vit extérieurement dans le monde, comme « mouvement » social et action collective, doit être ensuite revécu individuellement, par chacun séparément, dans le silence, sous peine d'un grave déséquilibre. « Marie gardait toutes ces choses et les repassait dans son cœur. » ⁷¹

Je me croyais pauvre, mais je suis riche, riche sans mesure, comme tout être humain qui s'ouvre à l'Hôte divin. Par le silence, j'ai reconquis ce que j'étais depuis toujours : je suis sorti du péché, de la peur, du souci, de « l'univers morbide de la faute » et je suis redevenu ce fils de Dieu que j'étais au fond.

Il existe au fond des choses un trésor de joie à partager avec tous. Le silence chante, car il est libre. « Et toutes les âmes sont des âmes royales. »

TU ES

Ni l'oreille qui entend ni l'œil qui voit

Ne sauraient Te saisir ;

Ni comment, ni pourquoi, ni lieu ne Te conviennent :

TU ES.

Ton être est un mystère :

Qui pourrait le comprendre ?

Si profond, si profond :

Qui pourrait le sonder ?

(Attâ Nimssâ, hymne juive.)

Un conseil millénaire

« Ecris dans un livre toutes les
paroles que je t'ai dites. »

(Jérémie 30, 2.)

« Tout à coup il me fut dit : « Si tu trouves ce
que tu cherches, qu'en feras-tu ? à qui le confieras-
tu avant de passer outre ?

— Je le conserverai dans ma mémoire, répon-
dis-je.

— Mais ta mémoire est-elle capable de conser-
ver ce que ton esprit a vu ?

Il faut donc écrire. Demande la force et le
secours pour trouver ce que tu cherches, puis
écris-le, afin que cet enfantement de ton esprit
t'anime et te rende fort. N'écris que les résultats et
en peu de mots. »

(Saint Augustin.) ⁷²

« L'encre la plus pâle est plus forte que la mé-
moire la plus tenace. »

(Proverbe chinois.)

« Alors Jésus fut emmené par l'Esprit dans le désert *pour* être tenté par le diable.

(Matthieu 4, 1.)

« Satan vous a réclamés pour vous cribler comme le froment ! »

(Luc 22, 31.)

« Les disciples d'Emmaüs cheminent avec le Ressuscité, mais ils ne le reconnaissent pas : « Nous espérions que ce serait lui qui délivrerait Israël ; mais, avec tout cela, voilà déjà le troisième jour que ces choses se sont passées. » Et Jésus leur répond : « Ne fallait-il pas que le Christ souffrît ces choses, et qu'il entrât dans sa gloire ? »

(Luc 24, 21.)

« L'homme de bien voit le malheur fondre sur lui tant que le bien qu'il a fait n'est pas arrivé à maturité. Mais quand il y est arrivé, il trouve le bonheur. »

(Dhammapada.)

« Devenir feu s'accompagne de soupirs ; mais être feu, c'est l'allégresse la plus merveilleuse. »

(Maître Eckhart.)

« Si nous éprouvons encore du trouble, c'est que nous cherchons encore à éviter la croix et le joug. »

(Gerlac Peters.)⁷³

« Dieu est le Dieu de ceux qui sont complètement réduits à rien... car il est le créateur tout-puissant qui, de rien, a fait toutes choses. »

(Luther.)

« Cette connaissance plus pure et plus parfaite paraît plus obscure à l'âme. »

(Saint Jean de la Croix.)

« Il est bon d'être lassé et fatigué par l'inutile recherche du vrai bien afin de tendre les bras au Libérateur. » (Pascal.)

« La détresse de l'homme est l'occasion de Dieu. » (Proverbe anglais.) ⁷⁴

Sa nécessité « Pourvu que ça doure ! » disait Mme Letizia, mère de Napoléon, alors au faîte de la gloire. Elle avait raison de s'attendre à des malheurs.

Une loi cosmique semble exiger que tout se paie, et qu'on n'ait rien pour rien. Les anciens Grecs appelaient cette loi la *Nemesis* : un homme s'était-il élevé trop haut et surtout avec trop d'audace, il était précipité dans l'abîme.

Prométhée déroba le feu aux dieux olympiens ; il fut enchaîné à un rocher du Caucase, et un vautour devait lui ronger le foie éternellement.

Crésus, roi de Lydie, se vanta d'être le plus riche et le plus heureux des hommes : plus tard, vaincu par Cyrus, roi de Perse, il perdit son trône et échappa de justesse au bûcher.

Polycrate, tyran de Samos, effrayé de sa richesse et de sa chance continuelle, mourut crucifié.

Et de nos jours, qui ne songe à la fin misérable d'Hitler et de Mussolini ?

Cette loi cosmique de la rétribution immanente — loi du *karma* — fait le fond

même de la pensée hindoue et bouddhique : pour les penseurs traditionnels de l'Orient, le problème des problèmes a toujours été : comment échapper au karma ?

J'en suis convaincu, cette loi opère partout, et rigoureusement. Pas de cause sans effet. Pas d'action sans réaction. Tout crime finit par être châtié, toute qualité a son revers, et tout bonheur se paie.

Cette loi opère aussi au sein de la vie spirituelle elle-même : sans doute, nous sommes tous exposés aux coups du sort : maladies, séparations, infirmités, misère, mort ; mais outre ces maux extérieurs, d'autres maux, purement intérieurs, peuvent nous frapper, et châtier en nous tout excès, tout déséquilibre, toute insistance indue, fût-ce sur des valeurs qui nous semblent suprêmes.

Un historien de la mystique écrit : « Après un grand afflux de force et de connaissance spirituelles, doublé d'un flot de joie affective ardente, survient un état de fatigue psychique ; les manifestations du divin s'interrompent et disparaissent ; le moi rentre dans les bornes de son humanité, et retombe dans un état négatif d'abandon, d'obscurité et de souffrance... »⁷⁵ C'est ce que les mystiques ont appelé « *la nuit obscure de l'âme* ».

« L'homme alors n'a plus aucun sentiment de son Dieu, il ne sait plus rien de lui, et tout le reste lui déplaît. Avant tout, il ne veut pas entendre parler des créatures »,

écrit au XIV^e siècle le mystique rhéan Tauler, disciple de Maître Eckhart.

« L'âme perd alors le calme qu'elle avait acquis touchant les passions ; elle ne sait plus se recueillir ni rentrer en elle-même... Il lui semble ne plus avoir d'esprit du tout », écrit un peu plus tard le père Augustin Baker.

Et la bienheureuse Angèle de Foligno renchérit encore en racontant sa vie : « Puis commença à me tourmenter un orgueil insensé, qui me rendit colérique, pleine d'une arrogance amère et perfide... »

En effet, après une période d'euphorie vient une période de dépression. Nos ancêtres disaient : « Après une période de consolation vient une période de désolation. »

« Quand il n'y a plus que le bon Dieu pour nous soutenir, c'est que ça va rudement mal », disait un paysan vaudois. Il ne croyait pas si bien dire. Cette pensée m'a souvent aidé, et je me la répète, y trouvant une source continuelle de réconfort. Quand il n'y a strictement plus rien que « Dieu », quand ont disparu toutes les sécurités auxquelles on se raccrochait : santé, famille, gagne-pain, amis, patrie, certitude intime, et que tout est douleur, amertume, solitude, sécheresse, vide, angoisse, péché même, quand il n'y a plus rien que « Dieu », l'idée de « Dieu », où donc est Dieu ?

Même quand elle n'est pas privée de tous les biens extérieurs qui rendent la vie hu-

maine supportable, l'âme qui se hasarde à chercher Dieu par-dessus tout doit s'attendre à certaines difficultés. En effet, chercher « Dieu » par-dessus tout, c'est se mettre au-dessus de la loi commune et passer une barrière sainte. C'est entrer dans une zone inconnue, une « terra incognita », où notre morale conventionnelle ne compte plus, et où l'on passe avec une facilité déconcertante de l'extrême Bien à l'extrême Mal. On est au désert, où l'on rencontre... Satan.

Cette extrême proximité du bien et du mal caractérise notre condition humaine. « *Corruptio optimi pessima.* » (La pire corruption est celle du bien suprême.)

C'est au moment même où le laboureur vient de semer le bon grain que son ennemi vient semer l'ivraie.

C'est au moment même où Jésus, pleinement adulte, se sent enfin vraiment Fils de Dieu, qu'il est poussé au désert et tenté par le Diable. « Je me sens porteur d'une puissance surhumaine, que vais-je en faire ? » Voilà la signification de son débat intérieur.

La porte ouverte au Bien est aussi la porte ouverte au Mal. « L'illumination n'est séparée de la catastrophe que par une ligne imperceptible. »⁷⁶ Notre époque, promise à tous les triomphes de la science, est aussi celle du danger mortel des bombes thermonucléaires.

Son utilité L'expérience de la nuit obscure est normale et nécessaire. On a progressé rapidement, trop rapidement, mais seulement avec une partie de soi. Il faut maintenant retourner en arrière pour aller chercher le reste : ces fonctions négligées, sous-estimées, qui n'ont pas pu suivre l'avant-garde, mais qui sont le gros de l'armée, et sans lesquelles la vie est insipide à la longue.

Après avoir quitté le monde, il faut y retourner. Après avoir vécu trop uniquement avec ses amis, il faut renouer avec des indifférents et même des adversaires... qui sont d'ailleurs eux aussi des amis, mais d'une espèce particulière, des amis qui nous tentent, nous tourmentent, nous « énervent », nous mettent hors de nous, nous éprouvent, mais qui, en ce faisant, nous donnent ce sentiment irremplaçable de la *réalité*, ce que jamais nos « amis » si gentils, si polis, si disciplinés, si raffinés n'avaient réussi à nous donner !

Ce sont nos adversaires qui nous donnent notre épaisseur, notre solidité, notre capacité de résistance ; sans eux, nous filerions le parfait amour dans le bleu du pur idéal. Ce sont eux qui, en nous ramenant sur la terre, y font descendre avec nous quelque chose du Royaume des cieux.

Les obstacles sont utiles ; ils sont nécessaires ; à les affronter, nous créons des forces nouvelles. « Le Royaume des cieux est forcé,

et ce sont les violents — les durs, dirions-nous aujourd'hui — qui s'en emparent. »⁷⁷ Il faut, pour pénétrer dans le courant des forces créatrices, surmonter des habitudes, briser des résistances, aller contre des conformismes, transgresser des lois, et se risquer tout seul dans le désert, là où il n'y a personne que le Diable, pour y être tenté, c'est-à-dire soumis au test et risquer de perdre son âme.

Le mieux est l'ennemi du bien, dit le dicton populaire. Oui, mais par conséquent le bien est aussi l'ennemi du mieux. Le bien étouffe souvent le mieux, il faut donc parfois sacrifier le bien pour arriver jusqu'au mieux.

Voilà pourquoi Péguy avait raison, quand il disait : « Ceux qui sont bons pour le péché sont aussi bons pour la grâce, tandis qu'à côté d'eux il y a l'immense tourbe des tièdes, de ceux qui ne sont bons ni pour le péché, ni pour la grâce ! »⁷⁸

Et voilà pourquoi c'est justement la brebis perdue qui, retrouvée, procure à elle seule plus de joie que les quatre-vingt-dix-neuf autres restées bien tranquillement au bercail. Et voilà pourquoi c'est pour le fils prodigue, enfin de retour, que se fait la grande fête de famille, et non pour son impeccable frère aîné.

Courage donc ! la nuit n'est pas obscure pour Dieu. D'ailleurs c'est elle seule qui

nous permet de contempler les étoiles, réalités lointaines que sans elle nous eussions toujours ignorées. Les astronomes ont besoin de la nuit la plus profonde. Ceux de Palomar, en Californie, qui disposent du télescope le plus puissant du monde, se plaignent des lumières de Pasadena, ville voisine qui les gêne dans leurs observations.

Les symboles Dans la nuit physique, les guides sont les étoiles. Dans la nuit de l'âme, les guides, ce sont les symboles.

Qu'est-ce qu'un symbole ? Une image ou un récit qui nous fait saisir quelque chose de l'inexprimable, et qui de ce fait apaise notre inquiétude et oriente notre action.

« Le symbole libérateur, écrit Jung, est une voie, un chemin, où la vie peut avancer sans tourment et sans contrainte... une voie médiane où s'unissent les opposés en vue d'un mouvement nouveau, un ruisseau qui, après une longue sécheresse, répand la fécondité... Le symbole libérateur a une nature d'enfant... lui et sa fonction sont innocence et absence de préjugés... »⁷⁹

Esaïe, cité par Jung, l'exprime magnifiquement dans le symbole de l'Enfant-Messie :

« Un enfant nous est né, un fils nous est donné, Et⁸⁰ la domination reposera sur son épaule : On l'appellera Admirable, Conseiller, Dieu puissant, Père éternel, Prince de la paix. » (Esaïe 9, 5.)

Un exemple de symbole : Job

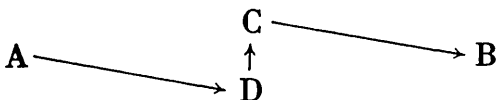
« Satan répondit à l'Éternel : Est-ce avec désintéressement que Job craint Dieu ? »
(Job 1, 9.)

Job est frappé injustement de toutes sortes de maux : perte de ses biens, mort de ses enfants, ulcère malin qui dévore tout son corps. Job commence par discuter avec Dieu : il se justifie, s'explique, s'évertue sans fin à démontrer à Dieu — et à ses malencontreux amis — qu'il a raison, mais cela ne change rien à son état.

Or, Dieu veut montrer à Job une réalité tout autre : il veut lui faire percevoir quelque chose de sa puissance, de sa largeur, de son infinitude, de son essence débordante, excessive, transrationnelle, mystère insondable pour le moralisme rationnel de Job. Dieu essaie de détourner l'attention de celui-ci loin de lui-même pour la fixer sur des monstres incompréhensibles, sauvages, absurdes, glorieusement inutiles, comme le crocodile et l'hippopotame ; bref, il essaie de lui enseigner un désintéressement et un amour vraiment cosmiques.⁸¹

C'est seulement lorsque Job commence à s'oublier lui-même, à ne plus s'inquiéter de savoir s'il a tort ou raison, c'est lorsqu'il commence à contempler l'univers avec désintéressement et à prier pour ses braves mais fâcheux consolateurs, que Dieu lui donne « le double de tout ce qu'il avait possédé! »

Le point D Un livre me tombe sous la main ; j'y trouve le diagramme suivant :



Un homme sent qu'il doit passer d'un état A, devenu peu satisfaisant, à un nouvel état B. Il cherche à atteindre C, qui dans sa pensée serait un pont entre A et B. Mais en vain. Malgré tous ses efforts, il glisse en D, le pot au noir, l'abîme du désespoir, le contraire d'un pont et d'une synthèse.

Or, c'est au moment précis où il désespère, c'est-à-dire s'abandonne, que le miracle s'opère : au moment du plus grand désespoir, justement parce que notre homme ne lutte plus, il est brusquement élevé de D en C, d'où il passe facilement en B.

En D, l'orgueil, c'est-à-dire la résistance du moi rationnel, a été brisé, et l'âme peut monter.

L'histoire du bourdon C. F. Landry a magnifiquement expliqué le même phénomène en termes moins géométriques :

« Je voudrais raconter l'histoire du bourdon contre la vitre, qui est celle de tous les

bourdons contre toutes les vitres. Une fenêtre est ouverte. Un bourdon entre. Deux carreaux sont fixes au sommet de la baie. Que fait le bourdon ? Il inspecte la chambre, comprend que ce n'est point son affaire, et s'en va pour ressortir.

» Il bute aux carreaux de la vitre. Or, il connaît tout de la vie. *Il sait* qu'il doit aller vers la lumière. *Il sait* qu'il a des ailes et que, donc, il doit voler et s'élever. Aussi vole-t-il, s'élève-t-il, décide-t-il qu'il est dans la bonne voie, puisqu'il va vers la lumière...

» Que le résultat soit désastreux, cela ne fait rien. Tous les raisonnements sont bons. La théorie inattaquable. Le bourdon persévère dans son erreur, en se disant : J'ai la raison pour moi.

» Pourquoi faut-il que ce soit toujours au moment qu'il est las, las à en mourir, rendu, rompu, brisé, rendant enfin les armes, pourquoi faut-il que ce ne soit aussi qu'au moment où, après cent petites chutes, il consent à la grande chute, qu'enfin il trouve la sortie ? Que de temps perdu ! Que d'effort inutile ! Avoir raison, et se tuer presque, à force d'avoir raison, quand il faudrait savoir avoir tort.

» Ce sont les choses de la terre. Jamais je ne vois un bourdon sans être un peu honteux. Du bourdon ou de l'homme, qui se trompe avec plus d'obstination ? »⁸²

C. F. Landry.

« Laisse aller mon peuple. » (Exode 5, 1.)

« Ayez foi en Dieu. Je vous le dis en vérité, quiconque dira à cette montagne : Ote-toi de là, et jette-toi dans la mer, et ne doutera point en son cœur, mais croira que ce qu'il dit arrive, il le verra s'accomplir. C'est pourquoi je vous le dis, tout ce que vous demanderez en priant, croyez que vous l'avez reçu, et vous le verrez s'accomplir. »

(Marc 11, 22-24.)

« Toutes les fois que vous aurez pour un grain de moutarde de foi, vous direz à cette montagne : Transporte-toi d'ici là, et elle se transportera. Rien ne vous sera impossible. » (Matthieu 17, 20.)

« Tout ce que vous demanderez avec foi dans la prière, vous le recevrez. » (Matthieu 21, 22.)

« A mesure que l'on poursuit la pratique du chemin de la sagesse, on cède de moins en moins à des pensées de réconfort et de désolation ; la foi devient plus sûre, plus persuasive, plus bien-faisante et plus joyeuse, et la peur de la régression disparaît. » (Açvaghosha.)⁸³

« Quelle que soit la forme de Moi qu'un dévôt plein de foi veuille adorer, Je fais que sa foi soit ferme et ne vacille point. Plein de cette foi, il adore cette forme ; et par la force de cette foi... il obtient ce qu'il désire ; c'est Moi-même qui donne ces fruits.

« La foi de tout homme prend la forme que lui donne la substance de son être. Cette âme en l'homme est faite de foi, et quelle que soit en lui cette foi, il est cela, et cela, lui.

« Quoi que fasse le meilleur des hommes, les hommes d'un degré inférieur le mettent en pratique ; le modèle qu'il crée, l'humanité le suit. »
(Bhagavad Gita.)⁸⁴

« Quand vous priez Dieu, ne dites pas : « Si c'est ta volonté », mais priez d'une façon catégorique ; exigez de grandes choses ; pour Dieu, rien n'est difficile, il peut tout donner. » (Mahomet.)

« Il y avait une fois un homme qui avait passé les nuits à crier « Allah ! » jusqu'à ce qu'enfin sa bouche ressentît de la douceur à prononcer ce nom sacré.

» Mais Satan lui dit : « Tais-toi donc, tu as un air farouche. Pourquoi crier si longtemps ? Pourquoi tant de mots ? C'est l'orgueil qui te fait crier : « O Dieu, ô Dieu ! »

» L'homme était très attristé. Mais l'image de l'ange du Seigneur lui apparut en songe et lui dit : « Est-il possible que tu sois fatigué ? Comment peux-tu te repentir d'avoir crié à Dieu ? »

» Il répondit : « C'est que je ne reçois aucune réponse de Dieu, me disant : « C'est bien, je suis ici. »

» Mais l'ange du Seigneur : « Pauvre homme tourmenté, ne t'ai-je pas ordonné clairement et catégoriquement de me servir ? Ne t'ai-je pas donné l'ordre sévère de me demander du secours ? Tes cris « O Dieu ! » contiennent ma réponse : « Je suis ici. » Chaque fois que tu cries « O Dieu ! », je réponds « Me voici ! » (Jalal Ed-Din Roumi.)⁸⁵

La prière qu'un homme prononce de toutes ses forces a une grande puissance :

*elle rend doux un cœur amer,
joyeux un cœur triste,
riche un cœur pauvre,
sage un cœur stupide,
audacieux un cœur craintif,*

*fort un cœur malade,
voyant un cœur aveugle,
et brûlant un cœur froid.*

(Mechthilde de Magdebourg.) ⁸⁶

« Il faut aller à la méditation tantôt comme au combat, tantôt comme à la danse. »

(Nicolas de Flue.)

« Ce que tu veux avec force et de toute ta volonté, tu l'as déjà, et ni Dieu ni aucune créature ne peuvent te l'enlever, à condition que ta volonté soit totale et vraiment divine, et que Dieu soit présent en toi. Ne dis donc pas : « Je voudrais bien », ce serait encore quelque chose de futur ; mais dis : « Je veux qu'il en soit ainsi dès maintenant. » En vérité, par ma seule volonté, je peux tout faire. » ... « Ce que tu veux, tu l'as, à condition de le vouloir totalement. »

(Maître Eckhart.)

« Prier, c'est mendier à Dieu en ouvrant son manteau et en le tendant pour recevoir beaucoup. »

(Luther.)

« Il ne faut jamais reconsidérer dans une période de « désolation » une décision prise dans une période de « consolation ». (Ignace de Loyola.)

« La fin de l'exploration est le commencement de l'entreprise missionnaire. » (Livingstone.)

« Avez-vous jamais remarqué que, dans tous les discours de Jésus, il n'est pas un seul point sur lequel il ait insisté davantage que sur celui-ci : le fait que la prière reçoit sa réponse ? »

(Joséphine Butler.)

« Vous ne recevez pas parce que vous ne demandez pas. La volonté est la clé. Vous devez vivre consciemment en Lui. » (Frank Buchman.)

PRIÈRE

*Seigneur, tu te tiens à ma porte
et tu frappes.*

*Tu voudrais entrer,
et tout transformer chez moi,
faire éclater ma petite chambre
sous la pression de ta gloire !*

— *Mon enfant, toute ta bataille d'autrefois
est admise, mais amplifiée.
Ne résiste pas à toi-même,
à cette ampleur de résurrection
qui monte du fond de toi.*

*Tu entends Ma voix,
c'est elle.*

*N'endurcis pas ton cœur
contre ce repos, ce jeu,
cette paix et cette victoire.*

*Seigneur, que je passe du doute
à la victoire,
et s'il faut souffrir,
que je souffre pour quelque chose,
et non pour des ombres.*

*J'ai retenu injustement
la vérité captive en moi.
Mais je veux maintenant la proclamer,
avec tout ce qui est moi.*

*Je veux aller jusqu'au bout
de ce que je suis :
alors seulement je Te sentirai en moi,
Toi le Dieu qui exiges tout.*

L'avion qui se brise Un savant anglais, timide, modeste, veuf, vit terré dans son laboratoire de recherches pour l'aviation. Il est complètement ignoré de tous.

Cependant il vient d'élaborer une théorie d'une portée pratique considérable : si elle se vérifiait, elle permettrait de prévenir de graves accidents ; en effet, d'après cette hypothèse, un certain type d'avion, qui vient d'être mis en service, serait condamné à se briser inévitablement au bout de 1400 heures de vol, par suite d'une « fatigue » de l'alliage formant la queue de l'appareil.

Un premier accident s'est déjà produit au bout du nombre d'heures prévu. Est-ce une coïncidence ?

Voici notre héros, faible, pauvre, inconnu, et pas même sûr de sa théorie, aux prises avec les puissances industrielles et financières du pays, parce que des vies humaines sont en danger et qu'il s'en sent responsable.⁸⁷

Ce récit m'a donné du courage. J'ai pensé à tous ceux qui abandonnent le combat spirituel après quelques années de fidélité. Abandonner la partie après un court essai, passe encore. Mais abandonner après des années d'une fidélité qui semblait authentique, voilà qui me déconcertait.

Or, il m'a semblé trouver un commencement d'explication dans ce symbole de la

« *fracture par fatigue* ». Des hommes ont tenu bon un certain temps, assez long. Puis ils ont lâché sans que les secousses de l'existence aient été plus dures, simplement parce qu'un certain laps de temps, théoriquement prévisible, s'était écoulé : le métal de leur foi n'était pas assez pur pour ne pas se briser à la longue, sous l'influence de vibrations nuisibles toujours les mêmes.

La condition pour tenir, c'est donc la pureté radicale de l'intention, qui doit être sans aucun mélange d'ambition, de servilité, d'érotisme ou de fascination.

Donc attention : si j'impose à un ami, fût-ce inconsciemment, ma manière de voir et de vouloir, je l'induis en tentation de se soumettre à moi plutôt qu'à Dieu. Sa foi prend alors « une forme isotopique cristalline et cassante » qui n'est plus la vraie. D'où tant de lâchages, de défaillances, de trahisons même, dont je partage la responsabilité.

Le ressort des civilisations

Dans une œuvre magistrale, qui est une prestigieuse synthèse, le professeur Arthur Toynbee analyse les vingt-six civilisations qui, à sa connaissance, ont existé : leur naissance, leur essor, leur déclin.⁸⁸

Une civilisation subsiste, dit-il, tant qu'elle est capable de résoudre les problèmes qui se

posent à elle : problèmes d'abord physiques, puis humains.

Or un moment peut arriver où se pose un problème qu'une civilisation donnée n'est plus capable de résoudre : il se produit alors en elle une « cassure » ⁸⁹, une « *fracture par fatigue* », pourrions-nous dire. Le signe de cette cassure est la faille qui se creuse entre la classe dominante, qui cesse d'inspirer et de créer, et ne fait plus que jouir, et le peuple, qui devient une masse prolétarisée.

La civilisation en question peut se survivre encore plusieurs siècles, comme un saule évidé, puis vient la désintégration.

Mais — et c'est là un point de toute importance — cette cassure n'est pas fatale : elle est toujours une faillite de la volonté morale, donc libre, des citoyens.

Les idéologies totalitaires, si typiques de notre époque, font voir sur une immense échelle cette fracture des volontés par fatigue, soit chez ceux qu'elles fanatisent, soit chez ceux qu'elles écrasent.

De grandes masses abdiquent, trop fatiguées pour penser et vouloir, et elles remettent leurs destinées aux mains d'un petit nombre. Les idéologies matérialistes sont d'ultimes essais, désespérés, de rallier ces masses à quelque chose de fort, mais d'extérieur, parce que le ressort intérieur, la volonté de l'individu, est brisé.

Les idéologies matérialistes ne doivent donc leur force apparente qu'à la faiblesse de l'individu. Nous n'avons pas à les craindre : il suffit que quelques hommes commencent à « écouter » intérieurement pour qu'elles reculent ou même s'écroulent dans l'irréalité. Elles savent vaguement qu'elles ne reposent que sur des illusions artificiellement entretenues, que le silence intérieur démasquerait immédiatement.

Elles se sentent irréelles et éphémères, voilà pourquoi elles font tant de bruit.

Frank Buchman L'homme qui, à notre époque et à ma connaissance, a perçu avec le plus de netteté les conséquences mondiales de cette « fracture des volontés par fatigue », et qui d'autre part a cru avec le plus de profondeur et de fermeté à un remède possible, est Frank Buchman.

L'histoire seule pourra le juger : alors apparaîtra la valeur objective de son œuvre. Pour l'instant, qu'il me soit simplement permis de dire quelques mots de sa foi.

En 1921 déjà, il définissait son but « un programme qui aboutit à une transformation de la personne, de la société, de la nation et du monde ».⁹⁰

Toute sa pensée est sortie d'un gigantesque acte de foi : pour lui, chrétien, les

promesses de Dieu sont vraies, et il est donc impossible d'y croire trop fermement ou trop largement. Toute sa vie est un unique acte de foi, continué, prolongé, poussé jusqu'à ses ultimes conséquences pour le monde entier.

Cette foi étant réelle et non le résultat d'un effort artificiel, elle a toujours été accompagnée d'humour : « D'une façon ou d'une autre, disait-il récemment, les événements marchent mieux lorsque le Saint-Esprit les dirige. Vous autres, vous prenez les choses trop lourdement. Laissez Dieu faire davantage. Si le Saint-Esprit dirige, il prendra toujours soin de tout. Mettez ce que vous avez au trésor commun et laissez le Saint-Esprit diriger. »

Il dit en 1955 : « J'ai une longue expérience, acquise en bien des pays. Elle se réduit tout entière à une vérité fondamentale : l'honnêteté absolue, la pureté absolue, le désintéressement absolu, et l'amour absolu — à la direction de Dieu et à l'abandon total à sa volonté. Sans cette expérience, nous n'avons rien. Avec elle, nous avons tout. Un monde nouveau, qui s'énonce en hommes nouveaux. C'est notre seul espoir. Les preuves à l'appui sont concluantes. C'est l'ABC de la réponse. »

Frank Buchman croit aux miracles continus. Il vit comme un enfant dans l'attente constante des miracles nouveaux que Dieu va faire. Il y a quelques mois, il deman-

dait à un auditoire : « Qui d'entre vous s'attend à un miracle tous les jours ? et qui à un miracle tous les mois ? et qui ne s'attend à aucun miracle ? »

Un vieil ami de Frank Buchman, M. Carl Hambro, ancien président du Parlement norvégien, écrivait il y a quelques années⁹¹ :

« Plusieurs d'entre nous se souviennent de quelques mots écrits par G. K. Chesterton dans son merveilleux petit livre sur saint François d'Assise : « Les serviteurs de Dieu qui avaient été une garnison assiégée devinrent une armée en marche. Le bruit de leurs pas remplit les chemins du monde comme un roulement de tonnerre. Et bien en avant de cette foule toujours grossissante, un homme marchait en chantant. »

« Entre François d'Assise et Frank d'Al-lentown⁹², il y a bien entendu la même différence qu'entre la vie quotidienne en Italie au XII^e siècle et la vie quotidienne au XX^e. Et cependant ils ont cette profonde parenté spirituelle : un même rêve qui les réunit, une même vision, une même action.

» En effet, chez Frank Buchman, derrière le réalisateur souvent très exigeant, sous un sens aigu des responsabilités, sous l'humour pénétrant et parfois mordant, il y a le petit garçon qu'on ne peut s'empêcher d'aimer et qui aimerait plus que tout marcher en chantant à la tête d'une foule toujours grossissante. »

« Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, *de toute ta pensée* et de toute ta force. »
(Marc 12, 30.)

« Retiré dans la solitude, assis au pied d'un banian, le Bouddha songeait : « J'ai découvert une vérité profonde, difficile à percevoir ; elle remplit le cœur de paix, elle est sublime et surpasse toute pensée, mais elle est obscure, et le sage seul peut la saisir... Pour l'humanité, ce sera une chose difficile à saisir que l'enchaînement des causes et des effets... »

» Pourquoi annoncerais-je au monde ce que j'ai conquis au prix de tant d'effort ? La vérité restera cachée pour ceux qu'emplissent le désir et la haine. » Mais quand il eut vu ces choses, le Bienheureux prononça cette stance :

« Qu'elle soit ouverte à tous,
la porte de l'Eternité !
Que celui qui a des oreilles entende !
Je pensais à ma propre peine,
c'est pourquoi j'hésitais à révéler aux hommes
la noble vérité ! » (Mahavagga.)⁰³

« Les petits esprits pensent de Moi, le Non-manifesté, que Je suis limité par la manifestation, parce qu'ils ne connaissent pas Ma nature d'être suprême, impérissable, d'une absolue perfection. »

« Celui qui sait doit agir sans attachement, ayant pour seul mobile de « maintenir ensemble les peuples ». (Bhagavad Gita.)

« Lorsque Dieu aime un homme, il lui donne
une générosité comme la mer,
une sympathie comme le soleil,
une humilité comme la terre. »
(Bayazid de Behistoun.)⁰⁴

« Le monde est ma paroisse. » (Wesley.)

« Aujourd'hui Dieu veut un mouvement de totalité. »

« J'ai toujours sous mes yeux, en mon lieu de travail et plus encore dans ma pensée, l'image du globe, et j'essaie de soulever ce globe par l'intensité de ma foi. Je pense que je le soulève en effet, lui tout entier, et non pas seulement les montagnes. »

(Alphonse Gratry.)

« L'homme a l'impérieux besoin de trouver un ensemble d'idées capables de l'entraîner, une conception de sa place et de sa destinée dans le monde étrange où il vit. Si le mot « religion » n'avait pas l'acception restreinte qu'il a aujourd'hui, je dirais que l'humanité est à la recherche d'une religion universelle. Mais je crois plus juste d'employer le mot « *idéologie* ». Il nous faut une idéologie acceptable à tous, qui permette la réconciliation de l'Est et de l'Ouest, et qui donne une orientation et une impulsion à l'humanité tout entière. »

(Julian Huxley.)⁹⁵

« L'homme ne progresse qu'en élaborant lentement, d'âge en âge, l'essence et la totalité d'un univers déposé en lui...

» Il faut non seulement servir, mais aimer le formidable mouvement qui nous emporte...

» L'issue du monde, les portes de l'avenir, l'entrée dans le super-humain, elles ne s'ouvrent en avant ni à quelques privilégiés, ni à un seul peuple élu entre tous les peuples ! Elles ne cèderont qu'à une poussée de *tous ensemble* dans une direction où tous ensemble peuvent se rejoindre et s'achever dans une rénovation spirituelle de la terre... »

(Pierre Teilhard de Chardin.)⁹⁶

« Une idéologie est une lumière « globale », qui peut apporter l'illumination au monde entier, constamment. »

« Notre faiblesse, c'est que l'homme moyen ne pense pas pour le monde entier. »

« Nous allons vivre ou bien une catastrophe totale, ou bien une renaissance qui rendra désuètes toutes nos façons passées de vivre. »

« Notre expérience spirituelle doit trouver une expression créatrice, qui ne soit plus limitée par nos préjugés, qui dépasse nos points de vue personnels, et que chacun reconnaisse instinctivement comme le moyen, attendu depuis longtemps, de résoudre tous nos problèmes. »

« Vivez-vous en plein dans le courant prestigieux de ce qui doit se produire ? »

« Des hommes nouveaux, des nations nouvelles, un monde nouveau. »

(Frank Buchman.)

Primauté de l'universel « Universel », « synthèse », « totalité » : mots galvaudés et dégradés. « Universel » n'est plus un mot dynamique. « Synthèse » fait penser à « syncrétisme », assemblage artificiel de croyances hétéroclites. Et « totalité » nous rappelle les prétentions des idéologies totalitaires.

Et pourtant, nous autres humains, nous n'avons qu'un seul espoir de ne pas nous entretuer et de trouver la paix juste et durable après laquelle nous soupirons : c'est de découvrir une universalité, une synthèse, une totalité.

Même nos négations les plus violentes, nos refus et nos colères ne font que cacher notre nostalgie d'une totalité. Quand un enfant, dans un accès de fureur, dit de son papa : « Je le déteste ! », il ne faut pas le croire. Ce n'est pas là toute sa pensée. Il veut dire au fond : « Je le veux *autre* ! »

Nos négations violentes sont l'image dégradée de la négation souriante du sage hindou qui, en face d'une solution partielle, dit seulement : « Nêti », « pas ainsi », c'est-à-dire : « Ce n'est pas encore cela, il faut trouver encore mieux, encore plus complet, il faut trouver la solution parfaite. »

« Votre maladie, c'est la mesquinerie ! » Cette exclamation fut pour moi une révélation : mon mal essentiel, c'était bien cela : j'étais mesquin, contracté, petit.

Mon attente de ce que Dieu va réaliser dans le monde doit être sans limites. Je veux éliminer de ma vie toute idée de grandeur ou de perfection purement individuelles, sans rapport avec l'ensemble des hommes. Je ne veux rien faire de précipité. Je veux contempler, imaginer, croire, surtout *croire*, parce que l'œuvre que Dieu opère est infinie, hors de ma portée, dans ses mains et non dans les miennes.

En effet, le changement que nous attendons sera planétaire. Il viendra partout, comme le printemps succède à l'hiver une fois l'heure venue, malgré la rigueur des

gels passés. Ce printemps ne sera rien de contre nature, rien d'artificiel. Il viendra normalement. Il sera un accomplissement. On s'apercevra alors qu'on l'avait toujours désiré, toujours attendu, mais que, par une sorte d'ensorcellement, on n'avait pas su le recevoir assez humblement.

Ce printemps ne résultera nullement d'une doctrine nouvelle, que des êtres bien intentionnés essaieront de transmettre, et bientôt d'imposer. Non. Ce sera l'intervention, en tous les hommes, d'un même Esprit divin, qui naîtra en eux lorsqu'ils auront assez souffert les uns par les autres pour ne plus opposer leurs orgueils et leurs doctrines.

Certes, les hommes continueront à transmettre à d'autres le message qu'ils se sentent appelés à propager. Loin de nous la pensée de dénigrer la prédication, la pédagogie, le théâtre, le journalisme ou même la publicité ! Mais cette transmission horizontale, d'un individu à l'autre, quoique nécessaire, ne sera là que pour favoriser la transmission verticale, la descente de Dieu en tous.

*Je mettrai Ma loi au dedans d'eux,
Je l'écrirai dans leur cœur ;
Je serai leur Dieu, et ils seront mon peuple.
Celui-ci n'enseignera plus son prochain,
Ni celui-là son frère, en disant :
Connaissez l'Eternel !
Car tous me connaîtront,
Depuis le plus petit jusqu'au plus grand...*

(Jérémie 31, 33-34.)

Morale et idéologie Il s'agit de satisfaire les besoins réels de nos contemporains. Quels sont ces besoins réels, qui affleurent aujourd'hui à la conscience de l'homme moderne, et qu'il faut absolument satisfaire, sous peine de désintégration de l'humanité sur toute la planète?

Ce ne sont ni des besoins matériels — quoique les deux tiers des hommes, dit-on, ne mangent pas à leur faim — ni même des besoins religieux, au sens étroit et traditionnel du mot.

Ces besoins qu'il faut absolument satisfaire sont deux : le besoin moral et le besoin idéologique.

a) *Le besoin moral* d'abord. Besoin très ancien, dix fois, cent fois millénaire. « Croyance droite, volonté droite, langage droit, action droite, moyens d'existence droits, effort droit, attention droite, méditation droite »⁰⁷, disaient déjà les bouddhistes il y a deux mille ans. « Honnêteté absolue, pureté absolue, désintéressement absolu, amour absolu », dirions-nous aujourd'hui plus brièvement.

b) Puis *le besoin idéologique*, toujours présent, souvent satisfait dans les périodes d'harmonie et d'unanimité, lorsque *une* religion, *une* loi, *une* civilisation régit sans conteste tous les faits et gestes d'une société, mais qui s'exacerbe et devient une faim et

une soif torturantes, dans les périodes de doute comme la nôtre, où tout ce que nos pères ont cru est remis en question.

Le besoin idéologique de l'humanité contemporaine, c'est essentiellement le besoin d'y voir clair, et de comprendre le sens du « virage » évolutif formidable où nous sommes tous entraînés.

« Rien qu'à voir les signes extérieurs, comment ne pas soupçonner que le grand désarroi où, depuis l'orage de la Révolution française, nous vivons dans l'Ouest, a une cause plus profonde et plus noble que les difficultés d'un monde à la recherche de quelque ancien équilibre perdu ? Un naufrage ? Ah, que non pas ! mais la grande houle d'une mer inconnue où nous ne faisons qu'entrer, au sortir du cap qui nous abritait ! »⁹⁸

Le besoin idéologique essentiel du XX^e siècle est un besoin de *totalité* : sortir de nos conflits, y voir clair enfin, et trouver quelque chose de valable pour tous les hommes de bonne volonté, quelque chose qui s'impose à tous comme une évidence.

Or, qu'est-ce qui peut s'imposer à tous les hommes comme une évidence sinon cette seule chose : *la morale absolue* ? Nous différons par nos religions, nos philosophies, nos traditions, nos politiques, nos systèmes économiques et sociaux... Mais tous, si nous sommes de bonne foi, nous reconnaissons qu'il faut être honnêtes, qu'il faut être purs,

désintéressés, aimants, pour construire ensemble une cité fraternelle. C'est là notre commune mesure et notre seul espoir de nous entendre...

Un capitaine au long cours était chargé de ramener d'Océanie en Europe deux petits orphelins. Ces deux frères se chicanaien beaucoup au cours du voyage. Le capitaine était vieux, peu habitué aux enfants, pas très patient. Lorsque les batailles entre les deux garnements devenaient trop âpres, il les faisait descendre dans l'obscurité de la cale. Au bout de quelques minutes, de petites voix montaient des ténèbres : « Capitaine, capitaine, nous sommes parfaitement réconciliés ! » Alors le brave capitaine faisait remonter les enfants.

Les hommes se querellent comme ces deux garçons. Seulement la situation est plus grave. Il s'agit de la survivance de la race. Le moment n'est-il pas venu de crier : « Capitaine, nous sommes parfaitement réconciliés ! » Or la base de notre réconciliation, c'est une morale aux normes absolues.

La volonté idéologique actuelle est une volonté désengluée de tous les objectifs partiels qui l'opposaient à d'autres volontés. Pratiquer l'honnêteté, la pureté et le désintéressement absolus, c'est procéder à un nettoyage de l'âme, enfin purifiée des buts et moyens partiels, des fascinations et des projections, toujours partielles.

Un jour cette pensée m'est venue : « Tu t'obstines. » Je m'obstinais pourtant sur une bonne chose, un bon travail, qu'il s'agissait de mener rapidement à chef avec d'autres gens qui semblaient moins pressés que moi. Alors je m'obstinais et je m'énervais, oubliant que mes camarades de travail étaient plus importants que le travail lui-même. Je m'hypnotisais sur une chose partielle. Ce n'est pas idéologique.

Si je perds mes obstinations et mes préjugés, je commence à agir sur mon entourage comme un ferment d'union, un catalyseur. Tout devient possible. Les barrières de religion, de race, de classe, de nation tombent autour de moi : je deviens un avec tous les hommes.

Certes, un individu agit sur son temps en partie par la force et l'originalité de ses idées. Mais il n'exercera une influence durable et efficace que s'il est universel, ouvert à tous, ami de tous, à la disposition de tous, serviteur de tous.

Napoléon écrivait, exilé à Sainte-Hélène : « Quel est l'homme mort qui fait encore des conquêtes et dont les soldats courent encore à la victoire ? Je suis encore vivant, et pourtant mes armées m'ont oublié : Alexandre, César, Charlemagne et moi-même, nous avons fondé des empires, mais sur quoi avons-nous fait reposer notre pouvoir ? Sur la force, tandis que Jésus-Christ a fondé son empire sur l'amour, et des milliers d'hom-

mes donneraient joyeusement à cette heure même leur vie pour Lui ! »

Au bout de cent cinquante ans, Napoléon est dépassé ; au bout de deux mille ans, Jésus est plus actuel que jamais.

Le bouddhisme, que l'on prétend passif, a transformé l'Extrême-Orient ; il lui a donné une capacité incomparable de douceur et de stabilité ; c'est qu'il était ouvert à tous, universel.

L'islam a uni et dynamisé le Moyen-Orient ; c'est qu'il était simple, vivant, ouvert à tous, universel.

Le christianisme a transformé l'Occident : il était humble, aimant, ouvert à tous, universel.

N'est-il pas évident que seul l'universel peut nous unir, nous tous hommes de la planète, si différents par nos religions, nos races, nos peuples, nos langues, nos traditions ? Et n'est-il pas évident que nul de nous n'a la solution à lui tout seul, mais que, tous ensemble, écoutant celui qui est au-dessus de tous et en tous, de quelque nom que nous l'appelions — nous pouvons trouver la réponse à nos aspirations communes ?

Allons aujourd'hui vers ce qui est le plus simple, le plus ordinaire, le plus universellement et simplement humain. Car *le monde attend*. « La création attend avec un ardent désir la manifestation des fils de Dieu. »⁹⁹

De son côté, la réponse divine attend aussi... notre attente, notre écoute. Et elle sera valable pour tous. Nous n'avons encore aucune idée de sa beauté et de son universalité.

Elle éveillera en nous tous un bon sens nouveau, une intuition de ce qu'il est juste de faire ou de ne pas faire, un esprit de sagesse simple et pourtant surhumaine.

**Formes
déconcertantes**

« Quand ce qui est parfait sera venu, ce qui est partiel disparaîtra. » (I Cor. 13, 10.)

Cependant, parce que d'une nouveauté bouleversante, la synthèse divine n'apparaîtra peut-être pas du premier coup sous sa forme parfaite et définitive ; peut-être se présentera-t-elle au contraire, pour commencer, sous des formes impures et prématurées ? Que celles-ci ne nous effraient pas et ne nous rebutent pas.

Soyons patients quand il s'agit de la descente du Saint-Esprit sur des êtres aussi limités et perversis que nous : quoi d'étonnant si nous ne pouvons nous empêcher de limiter et de pervertir l'influence qui nous transforme ? Ces limitations et ces perversions ne sont pas le fait de Dieu, mais le nôtre.

Soyons donc patients devant ces formes limitées de l'infini, et soyons patients pour nous-mêmes. Si les premières formes de la

synthèse attendue nous rebutent et nous déconcertent, cela ne veut pas dire qu'elles n'annoncent pas une réalité radieuse.

Le physicien Sir William Thomson dit un jour à ses étudiants, alors qu'il avait raté une expérience pourtant très soigneusement préparée : « Messieurs, nous devons être en présence d'un facteur inconnu ; nous sommes à la veille d'une grande découverte. » Il se trouva qu'il avait raison.

Sommes-nous en présence de difficultés qui nous déconcertent, qu'elles soient pratiques ou théoriques, sentimentales ou religieuses ? C'est que nous aussi, nous sommes à la veille d'une grande découverte !

Bien sûr, certaines coquetteries passeront, certains hommes considérés comme indispensables disparaîtront, certaines positions estimées essentielles perdront leur importance. Mais les cœurs s'ouvriront, les masses répondront, quelque chose surgira des profondeurs de l'âme humaine, une solution, un salut, dont nous dirons tous : Mais c'est comme l'œuf de Colomb ! Au fond, nous savions tous ce que c'était depuis longtemps !

Enfin, ne l'oublions pas, des formes déconcertantes ne sont pas nécessairement fausses. Et d'autre part ce qui est déconcertant pour l'un ne l'est pas toujours pour un autre. Une synthèse mondiale, née d'une passion infinie, fût-ce une passion de l'unité, n'aboutira jamais à l'uniformité. La nature

elle-même crée des formes « infiniment variées »¹⁰⁰. Combien plus le Saint-Esprit, opérant en des milliards de volontés humaines libres !

Conclusion Certes, il nous arrivera encore souvent d'être désemparés et même angoissés. Ce n'est pas notre faute si nous avons le sentiment inconfortable d'avoir été « catapultés dans l'histoire », chargés d'une mission divine qui nous dépasse et nous écrase. Mais nous ne sommes pas les premiers à qui cela arrive.

Il y aura encore beaucoup de traverses, beaucoup de souffrances, beaucoup d'obstacles, et même au sein des combattants de l'Esprit, beaucoup de lâchages, au moins apparents, et beaucoup de reniements. Les forces du matérialisme sauront peut-être s'unir contre nous. Sous le poids d'un État mondial totalitaire, la synthèse divine semblera peut-être mourir étouffée. Ce ne sera qu'une apparence. « Le troisième jour on ressuscite. » Elle ressuscitera, plus jeune, plus fraîche, plus universelle, plus incontestable et donc plus irrésistible que jamais. Contraints par les forces cosmiques, les oppresseurs seront forcés de reconnaître un jour qu'il n'y a pas d'autre solution.

La synthèse divine vaincra, parce qu'elle est la condition même de notre survivance

en ce virage de l'évolution. Elle est le *fiat* de Dieu, déclarant qu'aujourd'hui ou jamais, l'humanité doit, sous peine de mort, se mettre à vivre le Sermon sur la montagne.

La synthèse divine vaincra, et elle ouvrira nos yeux aux horizons infinis que nous ne connaissons pas encore, aux dimensions d'un monde prodigieux qui sera celui de demain. Qui donc arrêtera l'amour de Dieu pour l'homme du XX^e siècle ?

Notre situation actuelle, toute planétaire qu'elle soit, n'est pas plus angoissante que celle des hommes de la Renaissance. Eux aussi voyaient voler en éclats les limites du petit univers qu'ils avaient connu jusqu'alors. Pour eux aussi tout était remis en question. Répétons donc avec l'un d'eux, un de leurs plus grands penseurs¹⁰¹ :

« Courage donc, âme noble, chausse tes souliers de saut ! »

NOTES

1. Henri Miéville, *Vers une philosophie de l'Esprit*, p. 253.
2. Saint François d'Assise, *Cantique du soleil*.
3. La *Bhagavad Gita* ou *Chant du bienheureux* est un poème religieux hindou d'une haute inspiration, composé sans doute au cours de notre moyen âge. Ses dix-huit chants sont un dialogue entre le héros Arjuna et le dieu Krishna, son Seigneur, qui a pris forme humaine et s'est fait humblement le conducteur de son char de guerre. La Gita est par excellence le livre religieux de l'hindou moderne.
4. Henri Bergson, *L'évolution créatrice*, p. 293.
5. Henri Bergson, *Les deux sources de la morale et de la religion*, p. 256.
6. Pierre Teilhard de Chardin, *Le phénomène humain*, I, p. 258.
7. Voir Pierre Lecomte du Noüy, *L'homme et sa destinée*, p. 217. Les chiffres donnés par ce tableau synoptique ne représentent qu'un ordre de grandeur.
8. Pierre Teilhard de Chardin, *op. cit.*, p. 236.
9. Je dois l'essentiel de ces idées non seulement à Lecomte du Noüy et à Teilhard de Chardin, mais aussi à Arnold Toynbee, *A Study of History* (voir note 88), et Robin Mowat, *The Climax of History*.
10. Hermann de Keyserling, *Le monde qui naît*, p. 46.
11. Philippe Metman, *Les astres et la destinée. Les mythes grecs, l'astrologie et la conduite de la vie*.
12. C. G. Jung, *Integration of Personality*, p. 71.
13. Frank Buchman.
14. Frank Buchman, *Refaire le monde*, p. 96.
15. « Love is blind, but the neighbours ain't. » Proverbe anglais.
16. Rabindranath Tagore, *L'offrande lyrique*, traduction André Gide, p. 37.
17. Rudyard Kipling, *The Five Nations*, p. 149.
18. I Corinthiens 13 : 1.
19. Romains 7 : 15-24.
20. C. G. Jung, *op. cit.*, p. 79.
21. Robert Browning, poète anglais.

22. Le *Dhammapada* est un des plus anciens livres sacrés du bouddhisme. Dès le concile présidé par l'empereur Açoka, en 240 avant notre ère, il fut accepté en tant que recueil des paroles du Bouddha.
23. Les *Sûtras* font partie des écrits bouddhiques les plus anciens.
24. Jalal Ed-Din Roumi, le plus grand peut-être des poètes mystiques iraniens, vécut au XIII^e siècle.
25. Philippe Metman, op. cit.
26. C. G. Jung, *L'homme à la recherche de son âme*, traduction Cahen-Salabelle, p. 264.
27. Récit tiré de Carl Spitteler, *Prométhée et Epiméthée*, et commenté par C. G. Jung (*Types psychologiques*, traduction Y. Le Lay, pp. 266 et suivantes).
28. Shankara, philosophe et apôtre hindou, vécut vers l'an 800 de notre ère et mourut à 32 ans. Il prêcha avec passion la foi en un Absolu non point impersonnel, mais supra-personnel. Voir Rudolf Otto, *Mystique d'Orient et mystique d'Occident*, traduction Jean Gouillard, p. 192.
29. Henri Bergson, *Les deux sources de la morale et de la religion*, p. 251.
30. Dante.
31. *Bhagavad Gita*.
32. *Le voile d'ignorance*, œuvre anonyme anglaise du XIV^e siècle, citée par Aldous Huxley, *La philosophie éternelle*.
33. *Theologia Germanica*, œuvre anonyme allemande de la fin du moyen âge, réimprimée sur le conseil de Luther. Citée par Aldous Huxley, op. cit.
34. C. G. Jung, *Types psychologiques*, p. 253.
35. Poète japonais cité par Mrs. A. Adams Beck, *Zenn*, p. 111.
36. Maître Eckhart, moine dominicain allemand, le grand inspirateur de la mystique rhénane du XIV^e siècle.
37. Jean-Nicolas Grou, prêtre français du XVIII^e siècle. Cité par Aldous Huxley, op. cit.
38. Matthieu 5 : 16.
39. « O Lord, what a morning when the stars begin to fall... »
40. Jean 3 : 5.

41. Commentaire de C.G. Jung, *Integration of Personality*, pp. 64-66.
42. Actes 2 : 47.
43. I Corinthiens 13 : 7.
44. Lloyd C. Douglas, *Les bannières blanches*, p. 42.
45. Thomas Merton, *Nul de nous n'est une île*, p. 33.
46. « *Credere alicui* signifie *donner son cœur*, c'est-à-dire *sa confiance à quelqu'un...* La forme sanscrite est *grad-dadhâmi, je crois*. Nous avons ici un des plus anciens exemples d'un juxtaposé, car la locution a dû exister avant la séparation des langues de l'Europe et de l'Asie. »
Michel Bréal, *Dictionnaire latin*, Cours supérieur, p. 50.
47. Matthieu 5 : 22.
48. Matthieu 20 : 14.
49. Matthieu 25 : 40.
50. Platon, *République*, livre II, fin.
51. Kabir, tisserand et poète mystique indien du XVII^e siècle, revendiqué aussi bien par les hindous que par les musulmans.
52. Jean 14 : 1.
53. Jean 12 : 32.
54. Yung Chia Ta-Chih, un des patriarches du Zen, secte bouddhique qui se développa en Chine et, à partir de l'an 1200, au Japon.
55. Henri Suso, mystique allemand, disciple de Maître Eckhart.
56. Francisco de Osuna, pieux moine franciscain dont la pensée soutint sainte Thérèse d'Avila durant sa jeunesse.
57. John Greenleaf Whittier (1807-1892), poète et paysan quaker américain.
58. C. G. Jung, *L'homme à la recherche de son âme*, p. 51.
59. Charles Péguy, *Note conjointe*, p. 20.
60. I Rois 19.
61. Idées tirées d'un sermon du professeur Paul Laufer.
62. Hébreux 11 : 32-34.
63. II Corinthiens 12 : 9.
64. Je tombai « par hasard » sur ce poème anglais, emprunté au livre de Harry Emerson Fosdick, *Pourquoi*

- la prière ?* en même temps que sur le texte biblique. Mais il n'y a pas de hasard.
65. « Asie », petite province de l'Asie Mineure actuelle.
 66. Vision très naturelle peut-être.
 67. Jean 12 : 27.
 68. Cf. C. G. Jung, *Types psychologiques*, pp. 263-277.
 69. Paul Verlaine, *Sagesse*.
 70. Actes 2 : 11.
 71. Luc 2 : 19.
 72. Saint Augustin, *Soliloques*.
 73. Gerlac Peters, *Le soliloque enflammé*, œuvre du XIV^e siècle. Gerlac Peters fut l'ami et le contemporain de Thomas à Kempis, l'auteur présumé de *l'Imitation de Jésus-Christ*.
 74. « Man's extremity is God's opportunity. »
 75. V. Vezzani, professeur à l'Université de Turin, *Le mysticisme dans le monde*, trad. de Jean Gouillard.
 76. C. G. Jung, *Integration of Personality*, pp. 63 et ss.
 77. Matthieu 11 : 12.
 78. Charles Péguy, *Note conjointe*, p. 19, citation approximative.
 79. C. G. Jung, *Types psychologiques*, p. 266.
 80. *Et* : c'est nous qui soulignons.
 81. Job 38 : 7.
 82. C. F. Landry, préface primitivement destinée à introduire son *Saint Augustin*. Cette préface a paru séparément dans la *Gazette de Lausanne*.
 83. Açvaghosha, écrivain bouddhiste qui vécut vers l'an 100 de notre ère.
 84. *Bhagavad Gita* 7 : 21 ; 13 : 3 ; 3 : 21.
 85. Jalal Ed-Din Roumi Masnavi, cf. note 24. Cité par Frédéric Heiler, *La prière*, p. 252.
 86. Mechtilde de Magdebourg (1207-1282), béguine d'inspiration dominicaine, fut la première mystique qui écrivit en allemand.
 87. Récit tiré d'un roman de Nevil Shute, *No Highway*. Le héros du récit finit par avoir gain de cause.
 88. Arthur Toynbee, *A Study of History*, 6 vol. abrégés en un seul par D. C. Somervell. Voir note 9.

89. Une « cassure » : en anglais « breakdown ».
90. Frank Buchman, d'après une note trouvée dans un carnet d'étudiant.
91. Carl Hambro, préface à la première édition anglaise des discours de Frank Buchman. (*Remaking the World*, p. XV.)
92. Allentown, ville de Pennsylvanie où Frank Buchman a passé son enfance.
93. Le *Mahavagga*, un des anciens livres sacrés du bouddhisme, en langue pali, retrace le développement de l'« Eglise » bouddhique.
94. Bayazid de Behistoun (Iran occidental), mystique musulman.
95. Julian Huxley, biologiste anglais, ancien directeur de l'Unesco.
96. Pierre Teilhard de Chardin, *Le phénomène humain*, I, pp. 199 et 271.
97. *Mahavagga* 1 : 6.
98. Pierre Teilhard de Chardin, op. cit., p. 237.
99. Romains 8 : 19.
100. Ephésiens 3 : 10.
101. Maître Eckhart.

INDEX

- Açvaghosha 116
Ancien Testament :
 Genèse 18 : 17 45
 Exode 5 : 1 116
 20 : 4-5 22
 Lévitique 19 : 18 70
 I Samuel 16 : 6-7 22
 I Rois 19 : 1-18 89-91
 (note 60)
 Job 1 : 9 113
 38 : 7 113 (note 81)
 Psaume 46 : 11 82
 139 : 1-4 82
 Esaïe 9 : 5 112
 11 : 9 11
 65 : 17 11
 Jérémie 30 : 2 104
 31 : 35 130
 Angèle de Foligno 108
Apologues :
 Le faiseur de pluie 63
 Les deux chiens 57-58
 Les images du bouvier 59
 L'homme du Gandhâra 47-48
 Attâ Nimmsâ 103
 Augustin, saint 104
 Baker, Augustin 108
 Bayazid de Behistoun 126
 Beck, Mrs. A. Adams 56
 (note 35)
 Bergson, Henri 11, 51
 (note 29)
Bhagavad Gita 11, 53 (note 31),
 82, 102, 116-117, 126
 Bonaparte, Letizia 106
 Bréal, Michel 73 (note 46)
 Browning, Robert 31
 (note 21)
 Buchman, Frank, 7, 12, 21,
 33, 60, 84, 118, 123-125, 128
 Butler, Joséphine 118
 Catherine de Sienne,
 sainte 75
 Chardin, voir Teilhard
 Chesterton, G. K. 74, 125
 Corneille, Pierre, à pro-
 pos de *Polyeucte* 79
 Dante 45, 53 (note 30)
 Daw Nyen Tha 33
Dhammapada 32, 54, 105
 Douglas, Lloyd C. 70
 (note 44)
 Eckhart, Maître 9, 59, 69,
 83, 105, 118, 139 (note 101)
 Fénelon 60
 Flournoy, Théodore 9
 Fosdick, Harry Emerson 96
 (note 64)
 François d'Assise, saint
 10 (note 2), 64, 125
 Frommel, Gaston 98
 Gandhi, le Mahâtma 78
 Gerlac Peters 105
 Gide, André 25 (note 16)
 Gœthe 19
 Gratry, Alphonse 45, 98, 127
 Grou, Jean-Nicolas 59
 Hambro, Carl 125
 Heiler, Frédéric 117
 (note 85)
 Huxley, Aldous 141
 (notes 32 et 33)
 Huxley, Julian 127
 Ignace de Loyola, saint 118
 Islam (pensée islami-
 que) 83
 Jalal Ed-Din Roumi 32, 117
 Jean de la Croix, saint 105

Jung, Carl Gustav, 19 (note 12), 26, 30-31 (note 20), 32-34, 41 (note 27), 54, 64, 74, 84, 99 (note 68), 109 (note 76), 112	11 : 12 110-111 (note 77)
Kabir 80	17 : 20 116
Keyserling, Hermann . 18 (note 10)	20 : 14 . 78 (note 48)
Kipling, Rudyard 27-28, 80	21 : 22 116
Landry, C. F. . . . 114-115	25 : 40 . 78 (note 49)
Laufer, Paul 91 (note 61)	<i>Marc</i> 11 : 22-24 . . . 116
Lecomte du Noüy, Pierre 12 (note 7), 17 (note 9)	12 : 30 126
Livingstone 97, 118	<i>Luc</i> 2 : 19 . 103 (note 71)
Loyola, voir Ignace	6 : 12-13 97
Luther . 54 (note 33), 80, 105, 118	10 : 41-42 67
<i>Mahavagga</i> 126, 131 (note 97)	15 : 11-32 . . . 76-77, 111
Mahomet 117	22 : 31 105
Mechthilde de Magdebourg 117-118	24 : 21 105
Merton, Thomas 71 (note 45)	<i>Jean</i> 3 : 5 . 64 (note 64)
Metman, Philippe . . 19 (note 11), 32	12 : 27 . 99 (note 67)
Miéville, Henri 10 (note 1)	12 : 32 . 81 (note 53)
Montague, Margaret Prescott 45, 60	14 : 2 . 80 (note 52)
Morax, René 45	<i>Actes</i> 2 : 11 102 (note 70)
Mowat, Robin . 17 (note 9)	2 : 47 . 65 (note 42)
Napoléon I ^{er} . 106, 134-135	16 : 6-10 97
<i>Negro spiritual</i> . . . 64	17 : 27 45
Nicolas de Flue, saint 118	<i>Romains</i> 7 : 15-24 . . 30 (note 19)
<i>Nouveau Testament</i> :	8 : 10 11
<i>Matthieu</i> 4 : 1 . . . 105	8 : 19 . 135 (note 99)
5 : 16 . 61 (note 38)	<i>I Corinthiens</i> 13 : 1-3 28 (note 18)
5 : 22 . 76 (note 47)	13 : 7 . 68 (note 43)
5 : 37 54	13 : 10-11 136
5 : 41 68	<i>II Corinthiens</i> 12 : 9 . 95 (note 63)
6 : 1 22	<i>Ephésiens</i> 3 : 10 . . 138 (note 100)
6 : 10 11	<i>Hébreux</i> 11 : 32-34 94-95 (note 62)
6 : 22 54	
7 : 1-5 32	Osuna, Francisco de . 83
	Pascal 106
	Pasteur 18
	Péguy, Charles 74, 84, 111
	Peters, voir Gerlac
	Platon 79 (note 50)
	<i>Polyeucte</i> 79
	<i>Proverbes</i> :
	<i>anglais</i> 25, 106
	<i>arabe</i> 54
	<i>chinois</i> 104

Ruskin, John	78	Thérèse d'Avila, sainte	83
Shankara	47-48, 54	(note 56)	
Shute, Nevil .	120 (note 87)	Thomson, Sir William .	137
Socrate	79	Toynbee, Arthur . . .	17
Spitteler, Carl . . .	41-43	(note 9),	121
Sully Prud'homme . .	78	Verlaine, Paul	100 (note 69)
Suso, Henri	83	Vezzani, V. .	107 (note 75)
Sutras (les)	32 (note 23), 59	<i>Voile d'ignorance</i> . .	54
Tagore, Rabindranath .	25	Wesley, John	127
(note 16)		Whittier, John Green-	
Tauler, Jean	107-108	leaf	83
Teilhard de Chardin,		Wordsworth, Thomas .	45
Pierre .	12, 15 et suiv.	Yeats, William Butler .	45
(voir notes 8 et 9),	127,	Yung Chia Ta-Chih	
132 (note 98)		82-83 (note 54),	85
<i>Theologia Germanica</i> .	54	<i>Zen</i> (le) .	82-83 (note 54)

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Préface	9
1. Changement d'âge	11
2. Fascination	22
3. Projection	32
4. Et nous ne savions pas	45
5. Simplicité	54
6. Les autres	68
7. Silence	82
8. Nuit créatrice	105
9. Foi	116
10. Totalité	126
Notes	141
Index	147

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE TRENTE ET UN MARS MCMLVIII
SUR LES PRESSES
DE L'IMPRIMERIE NOUVELLE
L.-A. MONNIER
A NEUCHATEL